

Driss Chraïbi

L'âne



COLLECTION FOLIO

Driss Chraïbi

L'âne

Denoël

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.
© Éditions Denoël, 1956.**

Driss Chraïbi est né en 1926 à El-Jadida. Après des études secondaires à Casablanca, il étudie la chimie en France, où il s'installe en 1945. À l'âge de vingt-huit ans, il publie *Le passé simple* qui fait l'effet d'une véritable bombe. Avec une rare violence, il projetait le roman maghrébin d'expression française vers des thèmes majeurs : poids de l'islam, condition féminine dans la société arabe, identité culturelle, conflit des civilisations. Enseignant, producteur à la radio, l'écrivain devient peu à peu un « classique ». Son œuvre, abondante et variée (romans historiques, policiers, etc.), est marquée par un humour féroce et une grande liberté de ton.

Driss Chraïbi est mort le 1^{er} avril 2007.

À Adrien Jans,
mon ami.

Le plus difficile est d'attraper un chat
noir dans une pièce sombre – surtout
lorsqu'il ne s'y trouve pas.

CONFUCIUS

PRÉFACE

J'ai entendu dire, j'ai lu, à propos du *Passé simple* qu'il s'agissait d'un livre de haine et, à propos des *Boucs*, que c'était en l'occurrence un appel à la vengeance !

Le héros du *Passé simple* s'appelle Driss Ferdi. C'est peut-être moi. En tout cas, son désespoir est le mien. Désespoir d'une foi. Cet Islam en quoi il croyait, qui parlait d'égalité des règnes, de la part de Dieu en chaque individu de la création, de tolérance, de liberté et d'amour, il le voyait, adolescent ardent formé dans les écoles françaises, réduit au pharisaïsme, système social et arme de propagande. A tout prendre, il s'embarquait pour la France : il avait besoin de croire, d'aimer, de respecter quelqu'un ou quelque chose.

En France, pays de liberté et de fraternité, pays de refuge surtout, il assiste à la lente décristallisation humaine de ses propres frères de misère : ce fut les *Boucs*.

Choisir ? J'ai déjà choisi mais je voudrais tellement n'avoir plus à le faire. Car, si j'ai choisi de vivre en France – et peut-être d'y mourir, mais cela ne dépend pas de moi –, je continue à participer à ce monde de mon enfance et à cet Islam en lequel je crois de plus en plus.

CHAPITRE PREMIER

L'âne

Ceux qui le virent, par cet après-midi d'août qui sentait la poussière roussie, déboucher tout soudain de nulle part et marcher à grandes enjambées au milieu de la chaussée, petit, maigre, tout en nerfs, aussi vif et sec que la sacoche de peau de vache qui avait gardé tous ses poils et qu'au bout de son bras il balançait en marchant, du niveau de son mollet droit à la hauteur de quelques toises au-dessus de sa tête, tel un levier de pompe, ou que l'âne qui le suivait (aussi petit, aussi maigre que l'homme et, comme lui, tout en nerfs et marchant de ses mêmes grandes enjambées), se dirent : « C'est cela même, ce ne peut être que cela : il a écorché le frère de l'âne, ou sa fille, ou son grand-père, et s'en est fait une sacoche : la même raideur de peau, le même ton de poil que celui du baudet. »

Des badauds, il s'était bien détaché quelques gosses dépenaillés et un vénérable vieillard à turban et monté à bicyclette, qui essayèrent de suivre l'homme et son âne. Ils firent cent mètres et s'arrêtèrent : c'était folie que de courir ou de pédaler ainsi dans cette poussière chauffée à blanc. En conséquence, les gosses entourèrent le vieillard, ricanants et sautillants, et il se mit à les chasser à grands coups de son vélo brandi à deux mains comme un vulgaire tapis, comme s'ils eussent été des mouches. Le soir les retrouva, lui juché sur son engin et très digne, eux accroupis sur le trottoir, ricanant, l'interrompant, le démentant en chœur, à la joie d'une cinquantaine de badauds qui écoutaient l'histoire de l'homme qui avait écorché le diable et que celui-ci poursuivait à quatre pattes dans une chaleur d'enfer.

Ceux qui virent l'homme à la sacoche monter dans le dernier wagon du train (le train venait à peine de se former, mais le wagon où il monta était déjà bondé d'hommes, de femmes et d'enfants, de ballots et de volailles attachées pattes à pattes, et, sur le quai, bourdonnaient, probablement depuis le matin ou peut-être même depuis la veille, parents, amis et connaissances de tout un quartier, voire membres de tout un groupe ethnologique, assis ou couchés là, sur le quai, et quelques-uns d'entre eux sur de véritables matelas avec de véritables oreillers,

cassant du sucre à coups de marteau qu'ils jetaient gravement dans des théières fumantes, criant à ceux qu'ils étaient venus conduire au train les dernières recommandations, les derniers saluts à transmettre à un tel ou une telle, au besoin chargeant les gosses d'aller de vive-voix le leur dire, gosses éveillés, espiègles, qui s'amusaient intensément, qui grimpaient dans les wagons avec des verres de thé, se laissaient tapoter la tête par les voyageurs et revenaient avec les verres vides), tous ceux-là virent l'homme à la sacoche monter vivement dans le dernier wagon, virent également l'âne s'arrêter près de la portière et ne plus bouger, et se dirent : « De deux choses l'une : ou bien c'est un ânier qui est venu voir un voyageur au dernier moment et dans ce cas il va redescendre et enfourcher son âne, mais dans ce cas aussi pourquoi n'est-il pas venu sur son dos ? ou bien c'est un *carotteur* qui va trouver le moyen de *carotter* la Compagnie des Chemins de Fer, hisser l'animal jusque sur ses genoux et le faire voyager ainsi, comme un vulgaire ballot. »

C'est ce qu'ils se dirent. En fait, l'homme était à peine monté dans le wagon qu'ils chuchotèrent la chose, la commentèrent, parièrent. Il n'y eut plus de voyageurs et plus de gens venus les raccompagner. Ce fut, comme s'il se fût brusquement agi d'un seul homme, la même curiosité, la même fièvre, le même monologue passionné et patient. Puis le soir tomba tout à coup, des réverbères scintillèrent et le train s'ébranla dans une cacophonie de ferraille.

*

Il s'appelait Moussa. Il ne savait pas qu'il vivait. Il n'avait pas la moindre conscience du monde dans lequel il était né un jour (*peut-être* né, bien qu'il ne se connût pas d'ascendance, comme il ne se connaissait nulle descendance : s'il en avait, il n'en était jamais tributaire) ; monde où ses os avaient un jour atteint l'âge adulte, comme un tronc d'arbre, sans qu'il le sût, sans que sa vie d'arbre ou d'animal s'en trouvât affectée : par monts et par vaux, soleils de plomb ou pluies diluviennes, sur le dos de son baudet il avait traversé l'espace et le temps comme on traverse une couche d'air, et avait continué de se nourrir des mêmes fèves, des mêmes patates douces et du même couscous, au hasard des haltes, de dormir du même sommeil du juste, de savonner les mêmes crânes de Doukkalis, de M'Zabis ou de Chleuhs avec le même cube de savon de Marseille (qui, semblait-il, n'aurait jamais de fin comme il devait n'avoir jamais eu de commencement) et de les raser avec ce qu'il croyait être un rasoir et qui pouvait être tout, sauf un rasoir, et dont, après usage, il lustrait soigneusement le manche en corne. Quant à la lame, il ne l'affûtait ni même ne la repassait jamais.

Moussa pensait rarement. Il avait les yeux brouillés, cornée, iris, pupille, comme deux œufs mal cassés et à moitié cuits. Il lui arrivait parfois de penser – et c'était ainsi : l'iris devenait subitement net et brillant, très noir, comme par quelque magique chirurgie de la véhémence – et c'était invariablement ainsi : dans ses yeux, dans le ton de sa voix, dans ses nerfs tressautants, la toute-puissante véhémence d'un homme hibernant comme un arbre et qui se réveillait en sursaut : « Je ne suis pas risible, moi, hurlait-il. (Il apostrophait n'importe qui ou quoi, son âne le plus souvent.) Parce que j'ai des moustaches et pas de barbe, je suis risible, moi ? hé ! je ne suis pas un bouc. Je suis un lion. Les lions ont une moustache et n'ont pas de barbe. »

L'âne brayait et Moussa s'éteignait, comme une chandelle, pour un nouveau somme d'un mois ou d'un an.

Les années succédaient aux années, une époque venait en amender une autre, des hommes en secouer d'autres. Moussa rasait, mangeait, dormait, n'évoluait jamais : il semblait n'avoir pas d'âge, rasant, mangeant et dormant comme avaient dû le faire les barbiers sous le règne de Moulay Ismaël ou même à l'époque des Wisigoths, immuable comme ces terres de la Chaouïa qui produisaient immémorialement la même orge. Quand furent tracées les routes, il ne s'en aperçut pas. Le trot de son âne continua de sinuer dans les familières sentes séculaires. Le tintamarre des klaxons, des roues, des chantiers qu'animaient les contremaîtres à voix fortes, les tracteurs qui pétaradaient dans la poussière rouge du *hamri*, le roc que l'on forait à la recherche d'eau, de minerai ou de pétrole, et qui, strident, hurlait comme une chair vivante, les terrains vagues du jour au lendemain *surgis* cités, le béton fiévreusement dressé d'une arche à l'autre par-dessus les fleuves, les criques qu'on avait connues paisibles et qui brusquement se révélaient des ports grouillants, peuplés de grues géantes, d'idiomes barbares et de navires s'interpellant à coups de sirènes : ce passé enterré à coups d'outils mécaniques, cette projection dans l'avenir, ce réveil inconscient de l'âme de tout un peuple, Moussa n'en fut pas un élément ni même un témoin. Il ne vit rien, n'entendit rien, ne sut rien. D'une oreille à l'autre et du front à la nuque, pour raser un crâne il continuait de lui falloir, à quelques palabres près, le temps de s'informer du douar où il était descendu, cheptel vif et mort, et de raconter ces inimaginables histoires de barbiers, commentaires koraniques, légendes de Salomon et poèmes folkloriques à la fois. Lorsqu'il pensait, il se réveillait, et alors tous ses sens devenaient aigus, l'espace d'une de ses brèves apostrophes. Puis ses oreilles, ses yeux, sa conscience se refermaient comme par un déclic, comme si ce n'étaient pas les siens, mais bien ceux d'un être infernal d'un avenir infernal qu'il venait d'ouvrir par mégarde, et

il redevenait le symbole de l'immuable et du Livre : « Aucun réel, disait le Livre, ne peut être construit dans le Réel de Dieu. » Mais maintenant la connaissance était en lui, plus impitoyable même que la mémoire, de quelque chose qu'il n'avait peut-être pas vu mais qui existait bel et bien, en dehors de ce Réel et peut-être même dans ce Réel, connaissance avec ses doutes, sa curiosité, sa peur. L'aube où il vit courir un train sur des rails (longtemps après le passage du convoi, il était resté debout sur son âne, les pieds dans ses étriers), il sut, aussi brusquement, aussi stridemment que ce météore d'acier sur acier, que le Livre s'était augmenté d'un nouveau chapitre, où il devait être dit de refermer le rasoir de Moussa et de l'enterrer en terre musulmane.

À présent, les crânes lui semblaient curieusement indociles et difformes. Contant ses histoires, il avait l'impression qu'elles n'intéressaient plus personne, et il restait là, à califourchon sur son client accroupi, considérant son rasoir à demi ouvert : oui, c'était surtout pour lui qu'il les racontait, et, si l'on riait ou commentait, c'était peut-être en pensant à ce trisoc qui viendrait remplacer l'antique charrue en bois, ou peut-être même, au-delà de toute légende, à la vue de ce barbier d'une époque révolue, auquel on se prêtait de bonne grâce et qui était vénérable, certes, mais qu'on ne pouvait que remiser dans un très vieux passé, comme un souvenir sentimental et baroque. Oui : même lui n'écoutait plus ce qu'il disait.

Le rasoir lui échappa des mains un soir et il ne le ramassa pas. À moitié debout dans l'échancrure de la tente, le clair de lune semblait l'avoir figé. Derrière lui, il entendit simultanément la lampe à carbure aspirer l'eau avec un bruit de succion et son âne secouer les oreilles. Il sortit de la tente, se releva tout à fait, et c'est seulement alors qu'il entendit et vit l'homme avec sa tête blanche de mousse de savon et la serviette nouée autour du cou, vociférant et gigotant au clair de lune. Mais même alors il ne comprit pas. Même lorsque tous deux eurent chassé l'âne à coups de pied, tel un témoin indésirable, et furent rentrés sous la tente, à quatre mains essuyant les cheveux et secouant la lampe jusqu'à ce que la flamme en fût haute et silencieuse, l'homme continua de vociférer et Moussa de ne rien comprendre.

*

Grave, sec, digne, avec son bleu de mécano, sa sacoche de peau de vache et ses moustaches de lion, debout tout contre la portière comme si à tout moment il allait l'ouvrir et sauter dehors, ou comme s'il venait à peine de monter, il n'avait pas bougé depuis que le train s'était mis en marche. À deux ou trois reprises, on lui avait proposé à tue-tête une caisse, un ballot où s'asseoir. Il semblait n'avoir

pas même entendu. Vertigineusement les pylônes, les poteaux, les arbres défilaient, comme happés, avalés, et il avait le sentiment que c'était sa puissance à lui, Moussa, qui les avalait, la puissance de son être réveillée soudain, révélée ce soir-là si lointain et si proche à la fois, sous la tente, comme si les vociférations, puis les lentes et laborieuses explications de cet homme qu'il avait voulu raser ras avaient été le Verbe même de Dieu. Oui, c'était sa puissance qui animait et faisait courir à toute vitesse ce monstre de métal, comme ce devaient être ses fibres, et non pas les boggies, qui scandaient sa vie nouvelle et triomphante. « Oui, lui avait expliqué l'homme, les cheveux ne sont maintenant rasés qu'à la nuque et derrière les oreilles. Non, le reste, on n'y touche pas. C'est cela, des hommes qui ne sont pas encore des femmes. Non, même les chiens à présent ne sont tondus qu'au niveau du jarret et de la moitié de la queue. Et qui sait ? plus tard les moutons seront tondus ainsi. »

Durant tout le trajet, il ne prononça pas un mot, ne fit pas un geste. Il pensait ferme et sans colère. Il avait d'abord agi. Plus tard, il comprendrait. « Oui, lui avait dit l'homme, d'où sors-tu ? Les cheveux repoussent trop vite et le trot de ton âne est trop lent. Dans peu de temps, tu ne pourras plus raser que des figuiers de Barbarie. » Il enfourcha son âne et le mena d'un trot au prochain souk. Il ne lui dit rien, ne le regarda même pas. Il le troqua contre un bleu de mécano et une solide sacoche qu'il emplit d'instruments de coiffure et de lotions capillaires. Puis il alla prendre le train. Comme le convoi démarrait, il entendit braire. Il n'y avait aucun doute. C'était bien son âne. Il avait dû s'échapper et l'avait suivi. Il ne lui accorda pas un regard, pas un regret. Le passé ressuscite si aisément ! Le train s'arrêta et Moussa descendit. Devant lui, l'âne brayait, agitant le tronçon de corde qui lui entourait le cou et qu'il avait cassé net, manifestement à coups de dents. Moussa fit un détour et sortit de la gare. Jusqu'au soir il accomplit sereinement sa tâche de coiffeur ambulant moderne. Il savait que l'animal ne l'avait pas quitté d'un sabot, mais il restait grave et digne. Et cela fut ainsi : dans chaque gare, au départ comme à l'arrivée, il y avait l'âne, de plus en plus maigre et nerveux, avec son tronçon de corde et ses dents pointées vers le ciel dans un braiement qui dominait même les sifflets des locomotives, aussi présent, aussi ponctuel et immuable que l'horaire des Chemins de Fer, surgi là personne ne savait comment ni d'où – peut-être montait-il dans un wagon à bestiaux, peut-être avait-il, comme son maître, acquis la notion du monde moderne et s'était-il, le soir où on l'avait chassé à coups de pied, découvert une énergie capable de le nourrir à la place de paille ou d'avoine et de le faire galoper aussi vite qu'un train – il brayait un seul braiement sonore et suivait aussitôt son maître.

Debout tout contre la portière, Moussa se demandait s'il n'allait pas l'ouvrir

et sauter en pleine marche. Ce n'était pas la présence de ce diabolique animal qui le minait, mais son braiement. Il avait d'abord été triomphant. Puis il fut triste, chargé de reproches et de nostalgie. Puis coléreux, insultant, grinçant. Puis désespéré, si faible qu'on eût dit une plainte d'enfant. Mais maintenant c'était un braiement sarcastique, sonore d'ironie et de dérision.

Un contrôleur lui frappa sur l'épaule comme le train entrant en gare et Moussa se retourna, furieux. Mais il reconnut l'homme et sourit.

— Ça repousse ? demanda-t-il.

— Ça va, dit le contrôleur.

Il poinçonna le billet, souleva sa casquette et passa la main le long d'une tonsure oblongue, qui partait du front et s'arrêtait net au sommet du crâne.

— Dans un mois, dit Moussa, ça ne se verra plus... Tu sais, j'ai jeté mon rasoir.

Il ajouta avec un soupir :

— Il reste l'âne.

— Quel âne ? dit le contrôleur.

Il le regarda longuement et, sans un mot, il passa dans un autre compartiment. Oui, il valait beaucoup mieux le laisser dans l'ignorance. Tout à l'heure il descendrait et, ne voyant pas son âne sur le quai, croirait à un signe du Destin. Il conclurait qu'il s'était lassé ou qu'il s'était perdu en route. Le train l'avait happé, puis projeté sur le ballast, à la seconde même du départ : il était mort sur le coup, lui avait-on appris, mais Moussa ne le saurait sans doute jamais. S'il le savait, il ne s'engagerait plus dans l'avenir d'un si bon pas.

CHAPITRE II

Premier amour

Quand je le vis, j'étais dans le défilé, à trois ou quatre rangs des chars. Dans l'odeur des bigaradiers en fleur aussi puissante qu'un raz-de-marée, aussi délirante que tout à l'heure la foule, les blindés, les mégaphones, le macadam et les tambours et les cymbales – moi, assise là, sur la colline auréolée d'un coucher de cuivre, j'ai la tête au creux de son épaule, j'écoute les cordes de sa guitare vibrer et nous conter en résonances de métal l'histoire même de notre amour (plus tard, à peine dix jours plus tard, appuyée au garde-fou du Bou Reg Reg bouillonnant et rouge comme ce couchant, un soir comme celui-ci, je sentirai encore la floraison lointaine des bigaradiers, j'entendrai encore résonner notre amour, mais je ne pourrai même plus savoir si, au lieu de cordes de guitare, il ne résonnait pas sur des chenilles de tanks), et maintenant j'ai la sensation d'être à sa place sur ce camion à remorque, en promontoire de la foule en délire, et de me voir moi-même de là-bas et avec ses yeux, vêtue de kaki et pensant en kaki dans ce défilé d'uniformes kaki et raides – trois mille vierges des Jeunesses Féminines – entre les fusils-mitrailleurs de l'armée royale et l'acier cataractant des tanks.

Même maintenant, descendant pas à pas derrière lui le sentier des chèvres que tout à l'heure j'avais grimpé comme une chèvre, libre dans mon sweater d'homme et ma familière jupe d'écolière que j'avais mis après le défilé (appuyée au garde-fou du fleuve, je me rappellerai que je les avais mis en hâte et que j'agrafai ma jupe en courant ; je me rappellerai ensuite les mains agiles de ma mère qui m'avaient ouvert la porte, qui avaient gesticulé pour savoir et commenter les moindres détails du défilé – pas une fois je ne l'entendis : j'étais, à la fois, encore dans l'hystérie des mégaphones et déjà sur la colline – pendant que je me changeais, et qui soigneusement recueillaient mon uniforme en boule à mes pieds, le pendaient à la patère et le brossaient à deux brosses, pendant que je claquais les portes et courais), même maintenant je ne peux pas le rattraper, le serrer dans mes bras comme hier encore et comme il s'y attendait, et lui dire que

je savais. Même après, le dos contre les clous cuivrés de ma porte et mes seins effleurant son torse, je n'ai pu lui dire que personne, homme, femme ou enfant, ne me l'avait dit ou seulement fait pressentir. Un moment, lorsque ses lèvres effleurèrent mes lèvres entrouvertes et y chuchotèrent ces balbutiements d'âme qu'en rêvant je devais dire tout haut la nuit, j'ai cru défaillir. Mais même alors, je me revis dans le défilé, et je le revis, *lui*, à moitié debout sur ce camion à remorque et nous regardant tous, armée, armes, tanks, musique, surexcitation, ferveur, avec un œil étonnamment fixe, comme s'il se fût agi d'une balayure de mouches.

Il ne me demanda rien. Il avait du tact et une rare pureté d'âme. Il me dit :

— Bonsoir. À demain.

Et je lui dis :

— À demain.

Mais, lorsque je le vis s'en aller à pas lents et balançant frénétiquement sa guitare, je courus derrière lui et je les serrai sauvagement dans mes bras, lui et sa guitare. J'ouvris la bouche pour tout lui dire et je sus que les sanglots étaient là, tout chauds, en boules dans ma gorge. Vivement, je dégrafai mon insigne des Jeunesses Féminines et le lui mis dans la main. Il représentait un lion.

*

Il n'était plus là quand je parvins sur la place, mais il y avait le camion, et, adossé au camion, tel un tronc d'arbre, il y avait l'homme. Il était en salopette et casquette, le tout soigneusement enduit de cambouis, figure et mains comprises. Seules les moustaches étaient immaculées – blanches, rigides, très dignes.

— Oui, me dit-il à brûle-pourpoint, je vois. J'entends. Je touche. Pour le moment c'est tout ce que je peux faire. Voici un bout de cet engin qu'on appelle un camion... on m'a expliqué ce qu'est un camion, et pourquoi c'est un camion, et à quoi il sert et quelle est sa nourriture quotidienne, essence, huile, je comprends parfaitement, et quelles sont ses caractéristiques... je n'ai rien compris du tout, est-ce que vous m'entendez ? il y a des mots, des notions que je n'arrive pas à regarder, à entendre, à toucher, est-ce que vous comprenez ? J'ai acheté ce camion ici même, au millimètre près, voilà des années, et je l'y ai laissé. Je ne sais pas le conduire, le mettre en mouvement, lui donner vie, corps, âme – et sans doute je ne le saurai jamais, est-ce que vous saisissez ? Regardez : voici un bout de cet engin que je vois, que j'entends, que je touche. Je peux même le goûter (il se baissa et passa un grand coup de langue sur le capot), mais c'est tout ce que je peux faire. C'est comme tout le reste. J'assiste. Je suis un

spectateur avec une paire d'yeux, une paire d'oreilles et une paire de mains. Autour de moi, il y a des êtres et des choses en mouvement et je les comprends avec mes oreilles, mes yeux, mes mains. Pour le moment, c'est tout ce que je peux faire. Qu'est-ce que c'est que *comprendre* ?

Il n'était pas désespéré. Il n'était même pas inquiet. Il pouvait avoir soixante ans – petit, maigre, desséché –, et j'aurais juré qu'il avait dormi ces soixante années-là et qu'il venait à peine de s'éveiller.

— Oui, lui dis-je, mais où est le lion ? qui est-il et d'où vient-il, et pourquoi était-il là, cet après-midi, à moitié debout sur ce camion, avec son regard étonnamment fixe ? J'étais dans le défilé quand je l'ai vu. Je ne l'ai vu qu'une fois. Il semblait vouloir me parler. Il avait quelque chose à me dire. Le pas était vif, martial, rapide, et je ne devais tourner la tête à aucun prix. Cela, je le savais, je me le répétais, on me l'avait enseigné pendant six mois, au camp, lors de la préparation militaire. Mais j'avais déjà tourné la tête, et, même arrivée devant les tribunes officielles, c'est lui que je continuais de chercher des yeux. Mais je ne le revis pas... Il me souvient de m'être ensuite tout à fait retournée, le dos aux chars, de sorte que je marchais à reculons, rythmant et martelant toujours le pas, et je ne voyais ni n'entendais rien. Ce n'est que plus tard, quand le défilé eut pris fin, que j'entendis ce que le sergent me hurlait alors à l'oreille. Je cherchais le lion. Où est-il et qu'avait-il à me dire ? ou peut-être vous a-t-il dit ce qu'il avait à me dire ?

Il ne me regarda pas. C'était la pleine lune dans un ciel bas, où un petit nuage violet chassait vivement devant lui une escouade de nuages noirs. Il n'y avait pas une seule étoile.

— Oui, me dit-il. (Sa voix fut d'abord basse, voilée, comme rouillée, mais elle monta dès les premières syllabes, s'enfla, devint stridente. C'était juste sa voix. Lui restait calme, adossé au camion comme une bille de bois. C'était comme si sa voix ne lui appartenait pas.) Oui. Oui. Oui. Je vois. J'entends. Je touche. J'assiste. Je suis un spectateur. Je ne comprends pas. Je ne juge pas. Je ne moralise pas. Cela fait des années que c'est ainsi. Cela fait des années que je me suis éveillé. Je ne sais pas lire. Je ne sais pas écrire. Je ne sais pas compter. Mais j'ai le sentiment que cela fait des années que je me suis éveillé, que je viens d'un monde mort, que je suis maintenant dans un univers peuplé d'êtres qui me ressemblent, et que, lorsque je me serai éveillé tout à fait... je ne sais pas, je ne sais vraiment pas. Je me suis éveillé. À ma vie d'abord, à la vie de mes semblables ensuite, à celle des plantes, à celle des animaux, des pierres, des mouches, des étoiles, du soleil, et de ce qui nous échappe. Je me suis éveillé une nuit de pleine lune, comme celle-ci ; c'était sous la tente, là-bas, très loin, à des

horizons et des siècles de cet engin qu'on appelle un camion. (Il frappa le capot de la paume, puis il regarda sa main comme si, elle non plus, ne lui appartenait pas.) Oui, reprit-il, et sa voix fut de nouveau un murmure. Oui. Oui. Oui. Je me suis éveillé et, au trot, j'ai mené mon âne au souk. Je l'ai troqué contre une sacoche et j'ai pris le train pour aller voir le monde pour lequel je m'étais éveillé. Longtemps l'âne me suivit, opiniâtrement, et il brayait et j'entendais ce qu'il me brayait : « Zéro, me brayait-il, rien du tout, c'est du vent, monte donc sur mon dos et allons nous recoucher. » Le jour où je ne l'entendis plus, je crus que je m'étais éveillé tout à fait. Mais il n'en était rien. Je continuais de voir, d'entendre, de toucher, et c'était tout. Est-ce que vous sentez ce que je vous dis là ? J'ai arrêté beaucoup de mes semblables, n'importe où, n'importe quand, et je leur ai parlé comme je vous parle maintenant. Des milliers. Oui. Oui. Oui. Oui. Mais personne ne m'a appris quoi que ce soit. Alors, je suis parti à la recherche d'un être qui pût ou bien me comprendre, ou bien me faire comprendre n'importe quoi. En tout cas, me dire *pourquoi* je me suis éveillé et ce que mes semblables attendent de moi. Je suis prêt. Je n'ai cessé d'être prêt. J'ai trouvé un lion. Il m'écouta en silence. Puis il me dit : « Ah oui ! figurez-vous que moi aussi, que nous tous, animaux, plantes, pierres, nous sommes comme toi. Allons voir ! » Nous descendîmes de la montagne.

Toute la nuit il parla, gesticula, frappa le camion à coups de poing, à coups de pied. C'étaient juste sa voix, ou ses mains, ou ses pieds. Lui restait réellement calme. Je le savais d'autant plus que, dans la prescience de ce qui allait m'arriver, je n'avais cessé depuis le défilé d'être dans un désarroi tragique. Je le regardais et je l'entendais parfaitement, et je savais *qu'il était moi*, en plein dans mon drame, faisant, essayant de faire à toute vitesse, dans toutes les combinaisons possibles et sans jamais pouvoir arriver à un résultat tangible ou même précaire, le bilan de ce qui était mon monde avant le tremblement social, de ce que je pouvais être maintenant et de ce que je serais dans dix jours. Je le voyais, lui, vêtu de mon uniforme des Jeunesses Féminines, projeté à dix jours de là, à des distances de là, debout devant le fleuve. L'escouade des nuages noirs revint, vivement suivie du nuage violet qui semblait lui donner une chasse acharnée. Ils éteignirent la lune, coup sur coup. Je ne pouvais même plus deviner où était l'homme, mais il y avait sa voix. Elle n'était pas devant ou derrière moi, comme un fouet, mais en moi. Inflexible, incisive, hurlante, avec, non pas des mots, mais des particules d'émotion vivantes. Elle ne s'adressait pas à mon ouïe ni même à mon entendement : c'est dans ma sensibilité qu'elle était projetée.

Quand la lune reparut, je le vis. Il s'était assis à l'arrière du camion, les jambes pendantes et rigides comme deux barres de fer. J'entendais encore la

voix, mais ce n'est que lorsque je me fus assise auprès de lui, avec les jambes pendantes et rigides comme lui, et que j'eus passé la main sur sa bouche fermée que je sus que c'était moi qui hurlais. Mais, même après, la voix continua d'être là. J'avais fermé la bouche comme lui, serrant les mâchoires à me broyer les dents, mais la voix était toujours là, déchaînée, stridente, sauvage, au-delà de nous, et demandant des comptes à ceux qui nous avaient réveillés.

Elle disait le réveil trop brusque, trop commandé, d'êtres et de choses d'un monde qui était le leur depuis des siècles (berceau, procréation, vie, plaisirs et chagrins familiaux, tombeau) à un monde où ils se sentaient perdus, déséquilibrés, vaincus d'avance. Elle racontait l'histoire de cette jeune fille de dix-sept ans que ses parents avaient tenue dans l'ombre rassurante des patios, du devoir, de l'ignorance, comme l'était sa mère et comme l'avaient été ses aïeules. On l'eût donnée à quelque bourgeois de la ville – puisque son père était un bourgeois – pour deux ou trois cent mille francs, trois moutons ou deux veaux, des gâteaux au miel, huit jours de noces, et elle se fût accomplie dans l'effacement, comme l'était sa mère et comme l'avaient été ses aïeules. Mais les disques furent là, et les livres et les propagandes. Les disques étaient des chansons d'amour, les livres parlaient d'idylles amoureuses, les propagandes proclamaient la liberté.

Un matin de printemps je me levai, je me dévoilai, et jusqu'à la nuit tombante je partis à la découverte de ce monde extérieur dont, de la terrasse, je n'avais pu voir jusqu'alors que le ciel, les minarets et des vols d'oiseaux. Cette nuit-là, je la passai blanche. Je ne me couchai même pas. Assise sur mon lit, les jambes pendantes comme maintenant, jusqu'à l'aube je me répétais doucement les mots d'amour qu'il m'avait dits ou chantés en s'accompagnant de sa guitare, et qui étaient imprimés dans les livres et qui étaient gravés sur les disques. Pas une seule fois je ne me l'imaginai, lui. Je ne cherchai même pas à me rappeler comment, où et quand je l'avais rencontré – ni même son âge ou son nom.

Je savais que je l'aimais (je pouvais aimer n'importe qui ou quoi) et qu'il m'aimait. Mais je savais surtout que c'étaient là l'amour, l'idylle amoureuse, la libre disposition de son être, c'est-à-dire quelque chose de tellement inouï que l'idée seule m'en eût semblé comme un péché mortel, il y avait seulement quelques mois.

Puis la voix devint sanglotante, chargée d'une espérance infinie. Elle dit l'espérance de cette jeune fille qui se croyait libre, qui croyait qu'elle pouvait aimer, qui croyait en un changement d'époque. Elle raconta comment, pour avoir droit un jour à son amour, elle mit un sweater, une jupe, et courut d'une traite au camp. Elle apprit les livres par cœur, elle hurla les mots d'ordre plus fort et avec

plus de conviction que les miliciens eux-mêmes, se répétant qu'à force de crier, et de défiler, et de manœuvrer, elle arriverait un jour, n'importe quel jour de l'avenir, même au seuil de la vieillesse, à *croire*. La nuit, elle dormait comme une bête, harassée, mais même alors elle ne cessait de répéter tout haut : « Oui, cela est nécessaire, cela doit être, je crois en cela. » Quand parut l'aube, ce fut exactement comme cette première aube, là-bas, dans ma chambre. Des fourmillements ankylosoient mes jambes, ma peau était moite et je retrouvai dans ma bouche le même goût de cendre.

Je descendis du camion. Je ne regardai pas l'homme. J'étais déjà loin quand, sans tourner la tête, je lui criai :

— Oui, je crois que l'âne avait raison. Je crois que nous devrions aller nous recoucher et rejoindre ce bon vieux sommeil tellement bien que même la bombe atomique ne pourrait pas nous en distraire. Oui, en mon âme et conscience, je le crois.

Et Moussa dit :

— Le camion s'est réveillé. À plus forte raison, je dois être tout à fait réveillé, moi.

Vu au soleil de midi, quand il se fut croisé les bras et qu'il eut penché la tête en avant, bouche ouverte, vers la foule, comme un chien en arrêt, debout sur le monceau de ferrailles déchiquetées, calcinées et fumantes encore, avec son bleu de mécano par endroits roussi, ses joues brûlées et la casquette sur son œil valide (l'autre n'était plus qu'une boursouffure noire), parmi les paysans qui faisaient cercle autour de lui, deux ou trois émirent une trille de rire et, l'instant d'après, l'éclat de rire était si sonore, que, là-bas, ceux qui n'avaient pas entendu le bruit de l'accident jetaient leurs outils à la volée et accouraient précipitamment à travers champs.

Mais il ôta sa casquette et il y eut un silence subit et total. Une large entaille coupait son front, d'où le sang se mit à couler goutte à goutte. Peut-être était-ce la vue de ce sang qui avait saisi la foule et peut-être Moussa le crut-il, car il ne se retourna pas. Derrière lui, tavelé de noir de fumée et de blessures rouges, s'était brusquement dressé le lion. Deux ou trois paysans que l'éclat de rire avait attirés et qui déjà dévalaient la pente du ravin, se baissèrent tout à coup et s'immobilisèrent à moitié relevés, un caillou à la main.

Et Moussa dit.

— Le camion s'est réveillé. Quand j'ai compris ce qui allait arriver, j'ai dit au lion : « La cabine est assez large, monte donc dans ce camion et essaie de le mettre en marche. » Et je ne sais pas ce qu'il a dit à cet engin, parce qu'il s'est tout de suite mis en marche. Nous avons eu à peine le temps de sauter, lui,

derrière, sur la remorque, et moi au volant, parce que maintenant l'engin s'était complètement réveillé et dévorait l'espace comme un cheval sauvage. Même dans cent ans, je ne saurais ni par où nous passâmes, ni sur quoi, ni quand, ni comment. Tout ce que je me rappelle, c'est que j'avais saisi le volant à pleines mains et que je le maintenais comme un bâton fixe et droit vers le fleuve, à vol d'oiseau.

Il remit sa casquette et l'ôta aussitôt pour s'en essuyer délicatement les moustaches. Puis il la remit sur la tête et la vissa, en deux tours de crâne, comme un bouchon fileté. Comme il en assujettissait la visière sur son œil valide, il y eut des remous dans la foule, des chuchotements, des craquements de pierres et de phalanges. Sur la pente du ravin, il n'y avait plus trace des deux ou trois paysans, sinon les cailloux qu'ils avaient eus à la main et qu'en partant ils avaient déposés exactement à la place où ils s'étaient tenus.

Et Moussa dit :

— Quand j'ai su comment l'arrêter, c'était trop tard. Alors je l'ai laissé dégringoler dans ce ravin, et je l'y ai aidé. Mais, même avant qu'il se fût mis en marche, c'était trop tard. Et même hier, et avant-hier, et le jour d'avant... c'était déjà trop tard.

Quand il ôta sa casquette, il n'y avait plus qu'un homme devant lui. Il était nu-tête, torse nu, il s'appuyait pesamment sur une bêche et le regardait fixement. Moussa fit quelques pas vers lui et s'accroupit. Sa casquette, tenue entre le pouce et l'index, par la visière, semblait être un cadavre de rat.

Il dit (il parlait doucement, lentement, détachant les syllabes une à une, comme des notes de guitare ; il n'y avait pas un seul soleil, quelque part dans le ciel, mais tout était soleil et lumière et flamboiement, même la figure de Moussa, maintenant d'un rouge sec, uni et brillant) :

— Quand elle partit, j'étais sur ses traces. Quand elle referma la porte derrière elle, j'étais sur le seuil. Quand montèrent les sanglots, quand des voix claquèrent comme autant de fouets, quand sortit un homme en trombe, quand il revint avec un serrurier, quand la porte fut hermétiquement close, j'étais encore là. Huit jours, huit nuits, je restai là.

— Oui, dit l'homme à la bêche, c'est une bonne bêche. (Il semblait l'écouter avec la plus grande attention. Il n'avait pas un poil, pas un sourcil, pas un cil. Son crâne était lisse et blanc.) On la dévisse, c'est une pelle. On la revisse, c'est une bêche. C'est une bêche américaine.

— Hein ? dit Moussa.

— Parlez plus fort, cria l'autre, je ne vous entends pas.

Très lentement, comme si ses membres étaient devenus de plomb, Moussa se

releva. Il y avait un oiseau qui chantait à notes brèves, un serin, et Moussa se dit qu'il devait y avoir quelque part devant lui, tout près ou très loin, un arbre ou un buisson ou une zone d'ombre. Mais il ne vit que le ciel, si sec et flamboyant qu'il lui sembla qu'il suffirait d'une seule allumette pour tout faire sauter. Lorsqu'il s'accroupit de nouveau, ce fut avec des gestes de chiffé.

— Tant mieux si vous êtes sourd, dit-il. Parce que, même si vous ne l'étiez pas, je vous dirais ce que j'ai encore à vous dire, à vous ou à n'importe lequel de mes semblables, ou de ceux qu'on appelle mes semblables, en tout cas à un être avec des oreilles humaines capables d'entendre une voix humaine. Et parce que, même si vous n'étiez pas là, devant moi, je creuserais dans la terre un trou et je dirais à ce trou ce que j'ai encore à dire. Tant mieux donc si vous êtes sourd, parce que, même si vous ne l'étiez pas, je sais que vous n'entendriez pas.

— Tarif syndical, dit l'homme à la bêche, et semaine de quarante-huit heures. (Il rit d'un rire bref, gêné, comme s'il formulait une excuse ; le serin s'était brusquement tu.)

— C'est cela, dit Moussa. (Il rit aussi.) C'est à peu près cela, à ce rire près, ce même dialogue de sourds qui a eu lieu entre le père de la jeune fille et moi... ou son oncle, ou son tuteur, en tout cas l'homme adulte, bonnes dents, bon œil, voix de stentor, qui me remit son uniforme des Jeunesses Féminines, ses livres d'amour, ses disques qui chantaient l'amour, — « reliques, me dit-il, viatiques, fumées, échos d'une fête sans lendemain » — et qui la maria, je ne sais même pas son nom, assisté de toute la loi, de force, au bourgeois de son choix — « pierre de taille avec laquelle on fait de solides fondations, dit-il, et maintenant fous le camp ou tu auras une balle dans la nuque » — je tendis la nuque et je m'assis, devant le seuil, sur une pierre, et je restai là écoutant ses insultes et ses menaces, jusqu'à ce qu'elle fût là, brusquement, à moitié nue, et, quand je levai les yeux vers la terrasse d'où elle avait sauté, elle était déjà au coin de la rue... parce que maintenant, accroupi devant vous et vous parlant, je sais que l'un de nous deux devait être sourd alors — ou peut-être l'étions-nous tous deux.

— Et le droit de grève, qu'en faites-vous ? dit l'autre. Je ne suis pas sourd.

Et Moussa ne sut jamais comment cela s'était produit. Ce ne fut que lorsqu'il vit l'homme pelotonné en boule autour de sa bêche, comme un jambon, et le lion le surplombant et le reniflant avec des halètements sonores (depuis qu'il avait quitté sa montagne, il n'avait que peu ou prou mangé : quelques poules en vadrouille, deux ou trois chiens en errance), qu'il se rappela que quelque chose venait de se passer, avec des gestes violents et de violents éclats de voix. Tremblant dans le soleil, il se sentait soudain très faible, très humble, vaguement pitoyable. Son œil tuméfié le faisait atrocement souffrir tout à coup — mais ce

n'était pas cela. Sur son front, l'entaille s'était rouverte et il en sentait le sang couler à gouttes chaudes et lourdes, mais ce n'était pas cela encore. *Je suis bien éveillé maintenant*, pensait-il, *je suis témoin et je comprends : c'est cela surtout dont je souffre.*

Il ne sut jamais non plus comment il avait pu bondir, libérer l'homme et le pousser devant lui au pas de course. Quand il revint, le lion était au haut du ravin, qui le regardait fixement, immobile comme un lion de bronze.

— Nous sommes témoins maintenant, n'est-ce pas ? dit Moussa. Nous sommes déjà déçus, déjà pitoyables et vaincus, n'est-ce pas ? (Pas à pas, pesamment, il gravissait le ravin vers le lion ; au-dessus du lion, tel une auréole, il y eut soudain le soleil.) Dis-moi que, nous aussi, nous nous jetterons dans le fleuve, le jour où, comme elle, nous nous serons rendu compte que rien n'a changé et que tout cela est un rêve éveillé. Dis-moi que je dors encore, que je ne souffre pas, que je ne crois pas. Dis-moi que tout cela est de l'abstrait, pour que je me brise le crâne tout de suite. Dis-moi combien de morts coûte ce qu'on appelle une civilisation.

Quand il parvint au haut du ravin, le lion était déjà loin. La queue entre les jambes, très digne, sans se hâter, sans tourner la tête, sans même rugir, il regagnait sa montagne natale. Il s'était rendu compte.

CHAPITRE III

Le citron

L'été fut précoce. À peine jaillies, les sources tarirent, les fleurs des prés se desséchèrent à moitié épanouies, et, dès les premiers jours de mai, il n'y eut plus qu'un immense soleil. Il grilla lézards et insectes, torréfia l'orge et l'avoine, alluma des feux de broussailles, fit éclater des pierres, raréfia l'air, le chauffa, l'attisa – au point qu'on avait la sensation de respirer du métal en fusion. Quand tombait la nuit, c'était maintenant, par familles entières, une galopade ininterrompue vers les collines qui surplombaient la ville. Des dortoirs s'organisaient en plein air, des batailles rangées avaient lieu dans le bosquet et aux abords de la rivière (un filet d'eau serpentant entre des galets), et ceux qui avaient des fermes ou des maisons de campagne les clôturaient de fils barbelés. Quand venait l'aurore, le soleil était tout de suite là, rouge – et il était témoin : à des kilomètres à la ronde, une véritable dévastation de Huns.

Puis le soleil blanchissait, s'élargissait, emplissait tout le ciel, et il n'y avait plus que les hordes. Elles étaient partout, surgies personne ne savait d'où, et, sur les routes goudronnées, le long des pistes rocailleuses, dans les champs, sur les crêtes, au gué des cours d'eau, sans jamais s'arrêter, tant que durait le soleil, marchant. C'étaient des visages hâves, des yeux flamboyants, des voix suraiguës. C'étaient des guenilles, des brassards et des étendards, tous et toutes couleur de poussière. Parfois s'élevait un chant, sourd, profond, immense – et qui avait la déflagration du tonnerre. Parfois aussi, c'étaient des cris, des appels et des rires, comme d'un éparpillis de collégiennes dans les champs. Il y avait des cliquetis d'armes, des mêlées furieuses, et ce n'est que par nuit noire que les paysans se hasardaient à sortir, pour relever les blessés et enterrer les morts. Longtemps après le passage des hordes, ce n'était que poudroiement de poussière.

Le bruit courut de bouche à oreille, une nuit, dans un village isolé qui comptait dix âmes. Au petit jour, tout le territoire savait. À midi, les journaux du soir imprimèrent la nouvelle en manchettes de deux pouces, et il y eut des coups

de téléphone officiels et des marches forcées de bataillons. Dans les jours qui suivirent, personne ne sut ce qu'étaient devenus ces bataillons-là. Du même village, comme s'il se fût agi d'un poste de radar, fusèrent d'autres rumeurs. On dépêcha aussitôt un corps d'armée motorisé et on n'en entendit plus parler. Ce fut à peine si l'on reconnut des jeeps et des camions dans ces monceaux de ferrailles calcinées que le village signala par la suite. Puis le village lui-même disparut, et il n'y eut plus que le soleil et les hordes.

À la mi-juin, parurent soudain deux nuages, l'un au sud, l'autre au nord, et ils y restèrent quinze jours et quinze nuits, strictement immobiles, tous deux lourds et bas, noirs d'encre, comme deux trous de néant dans le ciel. Entre eux, le soleil continuait de décrire son orbite, toujours immense et chauffé à blanc, mais, ni au lever ni au coucher, personne ne le vit jamais cuivrer ou rougir l'un ou l'autre. Seules, de vieilles femmes sortaient la nuit en groupes et, jusqu'à l'aube, elles regardaient les étoiles en silence. Au retour, elles parlaient entre elles de calamités.

Un matin, les nuages semblèrent se secouer d'un seul coup, tels deux énormes ours noirs qui eussent longtemps hiberné. Les vieilles femmes qui rentraient chez elles en groupes se mirent à tourner sur place, à petits pas saccadés, affolés, comme des bandes de corbeaux pris dans de la glu. Puis, comme si la glu eût brusquement fondu, elles se dispersèrent au pas de course, droit devant elles, ouvrant et refermant la bouche sans un seul son audible, et leurs bras maigres battaient leurs flancs décharnés, comme des baguettes un tambour.

Quand les nuages se mirent en mouvement, ce fut aussi de cette démarche lente, pesante, dandinante des ours. Deux ou trois paysans qui avaient déjà rentré leurs troupeaux à coups de pierres et qui se tenaient adossés à la barrière de leur enclos, restèrent là, solidement campés sur leurs jambes noueuses et sur leur bâton noueux auquel ils s'appuyaient des deux mains, de tout leur poids, jusqu'à ce que les nuages eussent empli tout le ciel. Il n'y avait pas le moindre rayon de soleil et c'était comme si le soleil avait dévié de son orbite et s'était levé à quelques années-lumière de la Terre : il y avait là une espèce de grisaille moite, à travers laquelle, en fermant les yeux à demi, on pouvait voir des images floues dans leur ensemble, mais par endroits très nettes, comme dans un vieux miroir chinois. Il était peut-être midi.

Quand les nuages furent face à face, avec juste un trait de ciel pour les séparer, rectiligne et net comme une ligne de démarcation, ils s'immobilisèrent un instant, noirs, lourds, immenses. Les maisons avaient pris l'aspect, la teinte et la consistance de cubes de brouillard, des volets gémissaient avec des voix

d'enfants, un chien hurlait à la mort. Puis les nuages se mirent à reculer, marquèrent un nouveau temps d'arrêt, et quand ils s'ébranlèrent, tout le monde sut que c'était enfin la charge.

Ce n'est que longtemps plus tard qu'on parla de tonnerre, d'éclairs et de foudre. Parce que, dès que les nuages chargèrent, ce fut comme si l'univers entier se fût disloqué d'un seul coup, ou peut-être étaient-ce les êtres vivants (ou seulement leurs sens) qui s'étaient disloqués. En fait, personne n'entendit ni ne vit rien : ce fut une seule et même déflagration, éblouissante, inaudible ; elle dura peut-être une seconde, ou peut-être des heures. Ce que chacun, par la suite, se rappela avec exactitude, c'était que quelque chose s'était produit, à quoi personne ne s'attendait ni n'avait pris part, parce que cela dépassait la raison : une épidémie de folie furieuse qui se fût emparée d'un lointain continent et dont on n'eût eu que des échos, ou une bombe atomique qui eût réduit la lune en poussière. Il n'y eut pas une seule goutte de pluie.

On commenta, bien sûr : pour l'homme, il est moins important de vivre que de commenter la vie. Puis tout le monde oublia : les commentaires guérissent même de Dieu. Seules, les vieilles femmes qui avaient parlé de calamités parlaient maintenant de châtiments : chutes de pierres en fusion, rivières et fleuves remontant leur cours, sauterelles de fer et de feu... Elles sortaient encore la nuit, regardaient les étoiles toute la nuit et revenaient au petit jour en psalmodiant ce que leur avaient dit les étoiles : ces femmes petites, maigres, de noir et de rouille vêtues, au-delà de la vieillesse, de toute catastrophe, et, semble-t-il, au-delà même de l'humain, qu'on voit toujours dans ces villages en plein bombardement, debout entre deux pans de murs calcinés, très dignes.

Toute la ville les connaissait. On les appelait les « folles de Dieu ». Elles avaient remplacé le village de montagne d'où partaient les fausses rumeurs. Elles faisaient même mieux que de répandre des nouvelles, vraies ou fausses : dans leur bouche, le tonnerre devenait la colère de Dieu – et elles prétendaient (chicots noirâtres, mains sèches et gesticulantes, yeux lovés) pouvoir interpréter la voix de la mer, du soleil ou du vent. Personne ne se moquait d'elles : toute la ville – à quelques individus près qui se proclamaient modernes, libres devant les hommes et devant Dieu, *self made men*, disaient-ils avec un terrible accent soi-disant de Chicago – était issue d'elles.

Parfois, on leur lançait un quignon de pain : elles l'attrapèrent à mi-vol, et, tristes, défaites, hagardes, le faisaient longtemps jongler d'une main dans l'autre : le quignon était si sec, leurs mains étaient si dures que cela produisait un bruit de castagnettes.

Puis elles se retournaient brusquement, faisaient « Kch ! Kch ! » comme

pour chasser une bande de chenapans ou une nuée de mouches. Il n’y avait ni chenapans ni mouches. Mais c’était comme s’il y en avait des milliers. La ville entière était là (fenêtres closes, yeux fuyants, conversations soudain interrompues) qui les surveillait attentivement : peut-être parce qu’elles étaient tous les jours le rappel vivant – ou les vestiges que les générations prochaines classeraient sans doute comme monuments historiques – d’un passé aboli à coups de fusil et de slogans ; peut-être aussi parce que personne ne se sentait réellement sûr de quoi que ce fût, pas même ceux qui claironnaient qu’ils étaient des hommes modernes, libres, et que leur vie avait commencé à trente ou quarante ans.

Quand vint le vent, ce fut aussi violent et soudain que le soleil de mai ou la charge des nuages noirs. Les « folles de Dieu » lancèrent à la volée leurs vieilles coiffes, se mirent en rangs de quatre et parcoururent la ville en hurlant. Tant que dura le vent, elles marchèrent et hurlèrent. Leur pas était saccadé, elles se tenaient par la main comme des petites filles et elles hurlaient si fort et avec tant de continuité qu’elles n’avaient ni le temps ni même le réflexe de refermer la bouche. Même quand le vent fut entré dans la ville et que dans sa voix de maelström tout fut secoué, baratté, englouti, elles restèrent la main dans la main et continuèrent de défiler et de hurler : elles-mêmes ne s’entendaient plus maintenant, mais elles étaient dans leur élément et peut-être la grande voix du vent était-elle leur propre voix, forte de la colère des imbéciles qui réglemente ce monde, parlant de fauves fuyant de plus en plus loin l’homme quel qu’il fût, de Dieu pris pour associé, garant ou aboutissement de la colère de ces mêmes imbéciles, et de ces hordes d’hommes libres allant expliquer aux champs, aux cours d’eau, aux arbres, aux pierres, aux montagnes, aux échos, qu’ils étaient *maintenant* des hommes libres : à coups de fusil, à coups de hache, avec des grenades et des bombes.

Le vent dura trois jours et trois nuits. Quand il se tut, ce fut aussi brusquement qu’il s’était levé. Le soleil se montra, timide, comme mal réveillé, et il vit voler faiblement, comme des feuilles mortes, les tracts qui expliquaient en gros caractères rouges ce qu’était la liberté – et que le vent avait vainement essayé de chasser de la ville.

Il vit un homme nu-tête, pieds nus, qui semblait également voler, tant il était petit, maigre et sec. Il avait deux profils : l’un figé et couleur de terre cuite, avec une espèce de nœud de terre cuite et recuite qui était un œil hermétiquement clos ; l’autre couleur de plomb et secoué de spasmes, avec un rond plan, fixe et noir qui était un œil bien ouvert. Le torse était creux comme une coquille d’huître et les membres étaient si décharnés que ses mains, ses

genoux et ses pieds étaient démesurés : de sorte que, vu de loin et à contre-jour, on eût dit un enfant avec un casque de motocycliste, des gants de boxe, des genouillères de rugby et des godillots de clown.

Deux « folles de Dieu » surgirent. De la façon dont elles surgirent (cette brusquerie d'êtres et de choses qui n'ont pratiquement pas de poids), on eût dit que c'était du néant. Le vent les avait si desséchées qu'elles ressemblaient maintenant à deux bâtons brûlés, et elles sautillaient autour de l'homme, plus desséché qu'elles, comme deux gnomes autour du dieu des gnomes, parlant en même temps, avec la même voix rauque et grinçante, disant les mêmes mots avec les mêmes intonations et les mêmes arrêts brusques. L'homme ne les vit jamais toutes les deux à la fois, parce qu'elles ne cessaient de sautiller autour de lui et qu'il se tenait debout, aussi immobile que son œil ouvert ou que son profil de terre cuite. Peut-être ne les vit-il même pas, parce que son œil unique était si fixe, si vide qu'il semblait plus mort que son œil clos. Mais il les entendit – ou, plus exactement, il entendit, comme un écho qui eût franchi le temps, ce que disait le vent au plus fort de la tourmente.

— Moussa, dit-il. Moïse. Je suis Moïse. À l'âge où mes semblables les dattiers deviennent adultes dans les grands espaces et où mes semblables les hommes quittent les tombeaux où ils ont vécu pour d'autres tombeaux où ils seront à peine plus morts, moi, je suis Moïse et le vent m'a apporté jusqu'ici pour lire ce tract.

Il ramassa un tract et le déchira lentement, posément, en deux, puis en quatre, puis en huit.

*

C'était une plume de coq, une penne de la longueur de ma main, et je l'ai brûlée. J'en ai même recueilli soigneusement les cendres et je les ai jetées dans le puits. Puis j'ai descendu dans le puits le grand seau de bois, celui qui me sert de baquet pour la lessive, et je l'ai tant agité dans l'eau que mes mains en sont devenues toutes rouges. Mais, même en me râpant la bouche jusqu'au palais avec de la terre glaise, l'odeur et le goût de citron sont restés là, sur le bout de ma langue, dans mon haleine, sur mes mains.

Aussi, dès que j'ai entendu le pas claudicant de la mendicante, j'ai couru dans le vestibule et j'ai attendu tout contre la porte d'entrée. Au bout d'un moment, le pas s'est tu et j'ai perçu notre signal : un grattement léger comme en font les souris, là-haut, dans le grenier de blé et d'orge. J'ai tout de suite poussé la cheville de l'index et je l'ai vu tomber dans sa main, comme une pièce de

monnaie dans une sébile. Cela est notre secret à toutes deux, comme le signal. Je le raconterai à ma petite fille quand elle sera grande, ou quand, moi, je serai grande. Mon mari dit que je serai grande le jour où elle aura mon âge. Je ne comprends pas, mais je le crois. Il dit que c'est pour cela qu'il m'enferme, et je le crois aussi.

Mais il a beau m'enfermer et cette porte a beau être de chêne massif, la mendiante m'a appris à être libre tous les jours, pendant presque deux heures, depuis bientôt trois ans. C'est si simple que mon mari n'y pensera jamais, et je le dirai à ma fille quand elle sera grande parce qu'aucun homme n'y pensera sans doute jamais : je n'ai qu'à pousser la cheville de bois, elle glisse et cela donne un trou juste assez grand pour mon œil, comme le bout d'une lorgnette. En partant, la mendiante enfonce la cheville de l'autre côté de la porte et le tour est joué.

Donc, cet après-midi-là, je fais glisser la cheville, je colle l'œil au trou et je vois la mendiante qui reçoit la cheville dans la main, en même temps qu'elle donne de légers coups de pied de côté dans quelque chose que je ne peux pas voir et qui doit être sur le seuil.

— C'est un paquet d'ordures ? dis-je. C'est un chien ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ça doit être un fainéant, dit-elle. (C'est étrange : jamais je ne l'ai entendue parler avec cette voix méprisante. Je me demande si elle n'est pas malade. Il ne faut pas que j'oublie de lui demander si elle n'est pas malade. Je l'aime beaucoup.) C'est un fainéant accroupi et si recroquevillé qu'on n'en voit pas la tête.

— Il est peut-être mort. Il est peut-être malade. Vous-même, est-ce que vous n'êtes pas malade ?

— Non, dit-elle, il n'est pas malade. Mort, encore moins. Il ronfle. Et de la façon dont il ronfle, on dirait qu'il n'a pas dormi depuis longtemps. Vous n'entendez pas comme il ronfle ?

— Non, ça doit être cette porte si épaisse. Vous savez, ce sont peut-être ces bruits que je ne connais pas et qui traversent, eux, cette porte. Vous n'êtes pas malade, dites ?

— Je ne suis pas malade. Pourquoi serais-je malade ?

Elle doit l'être pourtant. Pourquoi ne veut-elle pas le dire ? Je la connais et elle me connaît. Alors pourquoi ne le dit-elle pas ? Et pourquoi cette voix dure, aussi énervante que les bruits de la rue ?

— Vous savez, dis-je, j'y suis quand même arrivée. (J'ai un petit rire, mais je le réprime aussitôt : mon mari dit que seuls les enfants rient et qu'il est grand temps qu'il ait devant lui une femme, et non pas une petite fille qui rit à tout propos ; il se demande même – et je me le demande aussi – comment j'ai pu, à

mon âge, avoir un enfant. Je fais les plus grands efforts pour me maîtriser, mais j'y arrive de moins en moins, surtout depuis la naissance de ma fille : elle a deux ans et je crois bien que cela fait deux ans qu'elle rit, elle aussi.) J'y suis enfin arrivée, dis-je triomphalement.

— À quoi ? demande la mendiante.

— À manger le citron.

— Quel citron ?

— Le citron. Vous savez, il est encore sur l'arbre. Je l'ai mangé sans pour ainsi dire le manger... c'est-à-dire que je ne l'ai même pas cueilli, mais je peux dire que je l'ai mangé. Le tout maintenant, c'est de faire partir ce goût, et surtout cette odeur, là, dans ma bouche. Tenez, vous ne sentez pas cette diabolique odeur de citron ?

Je souffle dans le trou et j'attends. Je crois me rappeler – mais je me trompe peut-être – que ma fille est née en riant. Ou peut-être était-ce moi qui riait en la mettant au monde ? Je ne m'en souviens pas très bien, mais il y avait là un rire. Ce que je ne comprends pas, c'est que, quand son père est là, elle ne rit jamais. Peut-être tient-elle aussi de lui ? Moi, je ne peux pas être « sérieuse », surtout quand je le vois si « sérieux », même à table, assis plus rigide que sa chaise et me parlant d'opérations bancaires. Il me fait peur parfois. C'est sans doute à cause de cette peur que je le respecte. Que veux dire « opération » ? et « bancaire » ?

— De quoi parlez-vous, ma fille ? me demande la mendiante. Je ne sens rien du tout. (Elle semble souffler tout à coup, et, me remettant à mon poste de guet, je la vois qui se tord les mains. Elle est certainement malade.)

— Mais du citron ! (J'ai presque crié, mais je le regrette aussitôt.) Parce que, moi aussi, j'ai un secret, j'ai quelque chose à vous raconter.

— Je ne comprends pas.

— Mais si, dis-je patiemment. Il faut bien que quelque chose m'arrive, à moi, pour que je vous le raconte. Cette maison, bien sûr, est fermée et il ne s'y passe jamais rien. Mais, depuis le temps que vous venez, vous devez en connaître jusqu'aux moindres recoins. Vous savez aussi, sans jamais nous avoir vues ni l'une ni l'autre, et rien que par ce que je vous ai dit à travers cette porte, comment est faite ma fille, et comment je suis, moi.

— Oui, mon enfant, opine tristement la mendiante. (Elle souffle toujours. Elle a peut-être de l'asthme.)

Je poursuis précipitamment :

— Oui. Je ne peux pas vous raconter ce que mon mari me raconte tous les soirs. Je crois que ça ne vous intéresse pas non plus. Oh ! à propos, que veut dire

« opération bancaire » ? et est-ce que vous n'avez pas de l'asthme ? Il ne faut rien me cacher, voyons !

— De l'asthme ? Mais je vous répète que je ne suis pas malade. Quelle opération bancaire ? de quoi parlez-vous ?

— Bien, conclus-je. C'est-à-dire que ce qu'il me raconte le soir, vous le savez aussi, vous, parce que vous êtes dehors, à l'air libre, parce que vous êtes grande – et mendicante – et que vous venez tous les après-midi me le dire. Mais vous me le dites bien autrement. Lui, c'est toujours avec sérieux. De sorte que, quand il m'en parle, je le sais déjà et je ne fais qu'en rire. De toute façon, je ne l'écoute pas. Oh ! dites, maintenant qu'il y a cette affaire de citron, ne croyez-vous pas...

Elle me coupe brusquement :

— Je vous en prie, contez-moi la chose par le commencement et aussi brièvement que possible : le temps file et je vais bientôt partir.

— Oh ! mais nous avons encore devant nous toute une heure. Pourquoi êtes-vous si pressée ? vous ne m'aimez plus ?

— Mais si, mon enfant, mais si. Seulement aujourd'hui, j'ai à faire.

C'est décidément étrange : elle n'est pas malade, elle est sur le point de mourir. Par ma petite meurtrière, je la vois par petits bouts, un bras, une mèche, un œil, et chaque partie de son corps me semble d'une personne que je vois pour la première fois. Pourtant c'est bien elle, c'est bien ma mendicante que je connais depuis des années, que je n'ai jamais touchée, ni même vue tout entière, mais que je connais par la voix, la présence et surtout par mon affection – aussi totalement que si elle vivait avec moi dans cette maison. Que vaut une porte ? Le vent l'a traversée la semaine dernière, je l'ai entendu. Il m'a même traversée, moi.

— Vous êtes vraiment pressée ? Vous avez vraiment à faire ?

— Mais oui. Mais ne pleurez pas. Je reviendrai peut-être demain.

C'est tout. J'ai serré soudain les dents et j'ai cru que j'allais me mettre à courir, n'importe comment, n'importe où, jusqu'à ce que cette boule dans ma gorge descende ou fonde. Je me rappelle que je n'ai même pas regardé par le trou. Debout, immobile, retenant mon souffle, j'ai attendu un long moment avant de demander :

— Peut-être ? vous avez dit peut-être ? que me cachez-vous ? que se passe-t-il dehors ? pourquoi ne partez-vous pas tout de suite ?

— Ne soyez pas injuste, me répond-elle. Laissez-moi vous expliquer. Regardez-moi. Vous me voyez ?

— Oui. Mais je veux que vous reveniez demain.

— Regardez-moi, crie-t-elle. Qui suis-je ?

— Vous, ma mendicante, mon amie.

— Non. Je ne suis plus une mendicante. Écoutez-moi : ne pleurez pas encore, par pitié. Regardez.

Mais déjà je ne suis plus qu'un long sanglot. Je ne veux pas écouter. Je ne veux pas regarder. Ce qui se passe dehors ne me concerne pas, ne concerne que les êtres et les choses du dehors. Je n'y ai pas participé – à aucun moment. Tout cela me fait peur. Je veux encore rire, rire toute ma vie, ne jamais rien savoir, ne jamais être sérieuse, ne pas souffrir. Oh ! pourquoi des choses que je n'ai jamais vues, que j'ignore totalement, contre lesquelles il y a la barricade de cette porte et la double barricade de mon ignorance cultivée comme un jardin, mon Dieu pourquoi ces choses-là s'abattent-elles tout a coup sur moi ? Ou alors pourquoi cette porte ? Les moutons ne savent rien, même au seuil de l'abattoir. Je ne veux pas grandir. C'est par la souffrance et pour la souffrance qu'on devient adulte.

— Ne pleurez pas, je vous en supplie. Croyez bien que, s'il y avait une solution de Dieu, je l'aurais trouvée avant de venir, et je ne vous aurais rien dit de tout cela. Mais nous vivons maintenant dans le royaume des hommes et il n'y a rien à faire : il n'y a de solutions que celles des hommes, et elles sont aussi étroites, aussi sèches qu'eux, sinon plus. Regardez. Est-ce que vous regardez ?

— Oui, dis-je.

— Vous voyez là-bas, au bout de la rue, ces panneaux de bois avec des rectangles de papier collés dessus, rouges, bleus, jaunes, orange ?

— Oui, ils les ont collés hier soir... après votre départ... J'ai pu retirer et remettre la cheville, toute seule... Je me suis servi d'une épingle... Ils étaient deux : l'un tenait un seau, l'autre une brosse. Ils chantaient un hymne que je ne connais pas et qui m'a paru composé, non pas de mots, mais de cris. Vous voyez, je ne pleure plus, mais vous m'avez fait peur. Oui, je les vois, mais je ne sais pas lire.

— Moi non plus, dit la mendicante avec colère. Mais ils se sont fait un plaisir de me les lire. Oui, des gens charitables chez qui j'ai frappé ce matin pour avoir un de leurs bouts de pain aussi desséchés qu'eux, ont brandi une proclamation – la jaune, là-bas, celle qui est au milieu : les autres, paraît-il, parlent d'unité, d'indivisibilité, de souveraineté – et ces gens-là me l'ont lue. Oui, à chaque porte où j'ai frappé, il y avait déjà un homme, comme si tous me guettaient de loin, et tous m'ont lu la même proclamation, à haute voix, en détachant soigneusement les syllabes, et tous agitaient le poing, comme s'ils pensaient que c'était grand temps.

C'est elle maintenant qui pleure. De l'entendre pleurer ainsi, à petits coups,

comme un chien qui halète, arrête mes propres larmes. J'ai l'impression soudaine que je l'ai déjà perdue, que je vais être à présent bien seule, avec de simples souvenirs qui déjà me font mal. Je ne sais rien du monde d'au-delà de cette porte, que l'odeur de cette mendiante, le ton de sa voix et la chaleur humaine que nous nous mendions l'une à l'autre, depuis trois ans, de part et d'autre d'une épaisseur de bois. Ce sont des choses palpables, présentes, vivantes, et elles vont bientôt mourir. Je ne sais peut-être pas grand-chose de la vie, mais je crois que la suprême dérision, c'est qu'un être vivant puisse se réduire un jour en un simple souvenir.

— Il n'y a plus de mendiants, scande la voix derrière la porte. Vous entendez ? Il n'y a plus que des citoyens pour le bien de l'État. Plus de mendicité ! c'est une forme de la liberté. La proclamation dit en termes comminatoires que les mendiants valides iront désormais mendier leur pain quotidien à la sueur de leur front, dans les usines, et que ceux qui sont invalides seront à la charge de l'État : des asiles en briques rouges à la lisière de la ville, tout près du cimetière.

Ce n'est que le soir, quand je serai bien seule, mon mari lisant dans son cabinet de travail et ma fille depuis longtemps endormie, que je pourrai savoir ce qui s'est passé par la suite. La veilleuse épanche une lumière ténue et je pique l'aiguille, brode, brode. Je crois que je suis maintenant adulte et j'ai beau me souvenir : je me retrouve toujours ainsi, réfléchi, assagi, vieille depuis toujours. Celle qui riait, c'était peut-être ma mère – ou peut-être mon aïeule.

Je pique l'aiguille et brode, brode. Demain, si mon mari m'ouvrait la porte, je sais que je ne sortirais pas. Une prison, petite ou grande, est toujours une prison. Ma liberté sera de me retrouver seule, comme ce soir, et de me souvenir du rire libre de ma mère ou de mon aïeule. Il suffit de peu de chose pour étrangler un rire et en faire un sourire. Je suis maintenant ce qu'on appelle un être humain parmi les êtres humains vivant une vie humaine. Mon corps est là, ma bonne volonté est là, je peux concevoir et enfanter, me nourrir, travailler, parler, mais je sais que l'âme peut mourir longtemps avant le corps.

Mon mari vient d'entrer. Il m'a complimentée sur ma mine sage, m'a embrassée comme jamais encore il ne l'avait fait, puis il est monté se coucher en me conseillant de ne pas veiller trop tard. Oui, j'irai bientôt le rejoindre. Ma mendiante, pourquoi êtes-vous venue frapper un jour à ma porte ?

Maintenant, je me dis qu'elle a dû ramasser un pavé, parce que la porte s'est mise à vibrer et à résonner comme une enclume. Je frappais aussi, des pieds, des poings. Qui parlait, qui criait ? La voix est encore là, dans cette chambre, folle, ardente, misérable, comme d'un être brusquement aveugle, parlant de fuite, d'évasion et d'actes de violence, parlant d'aberration et d'errance, de la volonté

des hommes substituée à celle de Dieu et de l'ordre humain remplaçant l'ordre du monde, et la voix hache, s'étrangle, fulgure : mais il est de nouveau là, crie-t-elle à la limite des sons audibles, Moïse est de nouveau parmi les hommes... il dit qu'il s'appelle Moïse... ou plutôt ce sont les « folles de Dieu » qui disent qu'il est Moïse... dans la ville elles se répandent comme des courants d'air et clament à tout vent que c'est lui qui a déchaîné les éléments, qu'il parle et vit avec les fauves, qu'il a déjà rendu à la vie de nature et à l'état de créatures de Dieu des villages entiers et des bataillons entiers, et qu'il vient d'entrer dans la ville pour faire crouler les édifices, les usines, les asiles, tout ce qui s'appelle réel ou idéal humain...

Oui, c'est cette voix qui m'a rendue adulte. Tant que je vivrai, je l'entendrai. Je sais que maintenant il y a quelque chose au-delà de mon être et de ma vie : des hommes. Quoi que je fasse désormais, quoi qu'il puisse m'advenir ou leur advenir, jusqu'à ma mort je vais être obligée de savoir qu'ils existent, de penser à eux, de vivre pour eux, même dans ma solitude.

Ma fille dort depuis combien d'heures ? Sa respiration est tranquille, égale, libre. Je me suis levée, je me suis penchée au-dessus de son berceau d'osier. Je n'ai pas pleuré. Je ne sais plus pleurer, comme je ne sais plus rire. Simplement, j'ai passé et repassé la main devant son visage, presque à le toucher, en une douce et très longue caresse. Et quand dans son sommeil elle m'a souri je me suis mise à courir.

La chambre à coucher est noire, le lit vaste, les draps froids. Longtemps j'ai écouté mon mari dormir. Sa respiration aussi est tranquille, égale, libre. Mon Dieu ! cet homme peut donc dormir !

Quand j'ai allumé, quand je l'ai réveillé, quand je me suis dressée debout sur le lit, quand je me suis mise à parler, je savais que j'étais une autre femme et que, derrière ce que je disais, il y avait ma soif ardente de comprendre et d'aimer. Tout cela, il me le racontera plus tard, avec beaucoup de ménagements, par bribes, comme à une personne sur le point de mourir. Et, quand il m'aura tout raconté, il me regardera avec, dans les yeux, une interrogation de tous les instants, gauche, timide, pitoyable. Jamais il ne comprendra que cette nuit-là j'étais sur le point de l'aimer.

Je lui ai dit :

— Pardonne-moi. La mendicante ne reviendra plus jamais et j'ai mangé le citron. Le fainéant s'est brusquement réveillé, il l'a chassée en criant que c'était lui Moïse, il lui a arraché le pavé des mains et il l'a lancé sur les panneaux de bois. Je les ai vus voler en éclats. Le citron est encore sur l'arbre, mais ne crois pas que c'est une souris ou un ver qui en a pompé le jus, c'est moi. Pardonne-

moi. J'y ai introduit une plume de coq taillée avec soin et j'ai sucé le jus. Je voulais te dire que c'était une souris ou un ver, mais c'est moi, m'entends-tu ? c'est moi. La terre glaise ne fait rien partir du tout, je t'assure. C'est mon dernier caprice de petite fille, mais je serai désormais sage, très sage, tu verras... Écoute-moi. Puis il est revenu et il a mis le doigt dans le trou et il l'a agité, trois fois, j'ai compté. J'ai eu si peur que je lui ai raconté l'histoire du citron, d'une traite. Je lui ai dit qu'il y avait là, dans la cour, un petit jardin avec le citronnier que tu as planté le mois dernier. Je lui ai dit que depuis qu'il est là, avec son unique citron qui ne veut jamais mûrir, je passais mon temps à le regarder, à le toucher, à le humer. Je lui ai dit que tu m'avais acheté tout un panier de citrons, mais que c'était celui-là que je voulais. Puis il est parti. Je ne sais pas quand il est parti. J'ai couru à la porte et j'ai essayé de pousser la cheville, mais il n'y avait plus de cheville. Je crois que j'ai dû rêver tout cela... crois-tu vraiment que j'ai toute ma raison ? Mais je sais que le citron, c'est moi qui en ai pompé le jus, avec la plume de coq qui est maintenant dans le puits, sous forme de dilution de cendres, parce que je voulais te dire que c'était une souris, ou un ver, mais ne crois pas cela, c'est moi. Pardonne-moi. Maintenant, tu vois, je suis grande, je ne ris plus et tu seras fier de moi, je te le promets... pardonne-moi...

Voilà ce qu'il m'a raconté. Il m'a raconté aussi que je suis tombée ensuite comme une masse, que je me suis endormie aussitôt, qu'il avait maintenant les yeux bien ouverts, que mon front était brûlant, mon sommeil agité, que je continuais de proférer des mots sans lien ni cohésion, parlant surtout de Moïse entré dans la ville avec le vent et le tonnerre et lui demandant à tue-tête qui était ce Moïse, et que pour m'apaiser il avait dû me répondre :

— Moïse ? tu veux dire Moussa ? c'est un fou.

CHAPITRE IV

Une force de la nature

Vous voyez cette masse ? C'est une bonne masse. Lourde, solide, fidèle et sûre, d'acier trempé et retrempé. Elle ne rechigne jamais et elle manque rarement son coup.

J'ai bien d'autres marteaux, une bonne douzaine, des cisailles, des limes, des pinces, des tenailles, une enclume, une forge, un soufflet, tous produits manufacturés garantis sur facture et qui me viennent droit de Suède : ils font de la bonne besogne et je suis content d'eux. Mais c'est de cette masse que je parle.

Elle me connaît et je la connais. Quand je la saisis, à pleine main, comme ça, à mi-manche, et que je la soulève, j'ai toujours la sensation que je ne soulève rien du tout, comme si mon bras s'allongeait simplement d'un demi-mètre, et quand j'en martèle l'enclume, je ne sais réellement pas ce qui martèle et ce qui résonne : est-ce l'enclume ? est-ce la masse ? est-ce mon poing ? ou le tout à la fois ?

Eh bien ! quand je l'ai vu entrer ce matin-là, nu-tête, nu-pieds, effroyablement petit et maigre, avec ses moustaches en poils de brosse à dents, son masque figé et son œil unique plus figé encore, comme cuit, vitrifié, et que je l'ai vu soulever l'enclume à bras-le-corps et en marteler la masse, sans un mot, sans une seule goutte de sueur, sans même serrer les dents, j'ai dénoué mon tablier de peau de bouc et je le lui ai passé autour du cou. Vous comprenez ? je mesure quelque deux mètres et je dépasse largement le quintal. Il y a une limite à tout.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. J'ai réfléchi. Je ne réfléchis d'ordinaire que dans des cas aussi rares que précis : à la mort de quelqu'un que je connais, quand un débiteur change de quartier ou de ville, quand on vient me demander un service que je ne peux pas rendre – encore le fais-je brièvement, tranquillement, une seule fois : je trace ensuite mentalement un trait de crayon sur ledit cas et je n'y pense plus jamais.

Or, cette nuit-là, j'ai vraiment réfléchi. Je ne peux vous dire ni comment ni

même à quoi : il y avait là, devant mes yeux ouverts dans le noir, un trou plus noir encore – et je l’ai regardé toute la nuit. Ce que je peux par contre affirmer, c’est que la réflexion est dix fois plus lourde que ma masse, plus pénible, plus stérile. Au petit jour, j’ai pourtant fini par tirer un gros trait à l’encre de Chine sur ce cas singulier et je suis descendu dans la cour me laver à la pompe. Mais même après cela j’ai continué de réfléchir.

Quand j’ai tourné le coin de la rue, je l’ai vu, là, devant ma forge, mais je ne l’ai pas reconnu tout de suite. Je le voyais de dos, qui gesticulait et semblait haranguer une marée humaine, bien que devant lui il n’y eût strictement personne, pas même un chat ou un chien. Ce n’est qu’en traversant la chaussée que j’ai reconnu ses moustaches rigides et son œil figé. Je me rappelle que j’ai alors ralenti le pas, en même temps que je le rendais de plus en plus silencieux, jusqu’à m’arrêter sans m’en rendre compte (je crois qu’à ce moment-là je pensais de toutes mes forces à un papillon), et que j’ai ensuite regardé soigneusement autour de moi, à mes pieds, au-dessus de ma tête : le soleil était étrangement printanier, des épluchures de cacahuètes coupaient la chaussée d’un trottoir à l’autre en deux lignes parallèles et rectilignes, comme deux rangées de clous, une vieille bicyclette s’appuyait au mur lézardé, très bas, presque au niveau du sol, sans garde-boue, sans freins, sans selle. Je me rappelle ensuite qu’en voyant l’homme gesticuler et haranguer j’ai pensé fuir (j’ai même essayé de fuir, mais mes jambes étaient devenues curieusement lourdes et raides), parce qu’avant même de m’arrêter je savais que cet homme ne haranguait personne – ne haranguait même pas : il ne prononçait pas un mot ; seuls ses membres secs craquaient comme du bois mort.

Quand j’ai vu son œil, je pense qu’il m’a vu aussi : il a gesticulé encore quelques secondes, puis il s’est lentement immobilisé, comme un cadavre progressivement gagné par la rigidité – debout. Il ne s’est pas retourné. Il savait que j’étais là, tout près derrière lui, qui le regardais attentivement, presque aussi immobile que lui. Je n’ai pas fui, j’ai soulevé mes pieds l’un après l’autre, l’un devant l’autre, et j’ai marché vers la porte de ma forge.

Quand j’ai introduit dans la serrure ma grosse clef qui ressemble à une clef anglaise (taille, couleur et poids), et que je l’ai tournée deux fois, de droite à gauche, parce que la serrure est fixée à l’envers, à main gauche, je ne me suis pas retourné non plus, je ne l’ai même pas entendu, mais je savais qu’il était derrière moi, comme ma propre ombre. La porte était à peine ouverte et tournait encore sur ses gonds criards qu’il entra avec moi : il n’entra pas derrière ou devant moi, mais *avec* moi, de front.

Nous avons ainsi descendu les trois marches, du même pas lourd, sans dire

un mot ni l'un ni l'autre, sans même nous regarder. Quand j'ai ceint mon tablier, il en a ceint un autre, imaginaire, avec les mêmes gestes que moi. Et cela a été ainsi : j'ai saisi le seau de caoutchouc par son anse de corde de jute et j'en ai déversé le contenu dans le foyer, quatre livres de charbon de bois ; j'ai arrangé le charbon en dôme, avec une ouverture sur le côté où j'ai introduit un chiffon frotté de graisse de bœuf ; je me suis penché en arrière sans pour autant bouger les pieds d'un pouce et j'ai admiré un instant mon œuvre ; puis j'ai frotté une allumette, je l'ai doucement posée sur le chiffon et j'ai attendu qu'il y ait quelques braises avant de saisir la chaîne du soufflet, non pas par l'anneau mais par la tige, presque au ras du plafond, et d'attiser vigoureusement : or, pendant tout ce temps-là, à chacun de mes gestes et surtout dans l'intervalle de mes gestes, je me disais qu'il était mon ombre et qu'il me singeait tout ce temps-là comme mon ombre, et je pensais à la colère, parce que, à mesure que je patientais et reculais l'instant de me retourner, j'étais de plus en plus *au-delà* de la colère. Le charbon a rougeoyé, étincelé, blanchi, j'ai lâché la chaîne et je me suis retourné vivement.

Il était assis sur ma caisse de fers à cheval, dans le coin le plus reculé, il tenait à deux mains une bougie allumée, la flamme au niveau de son œil, et il me regardait fixement. Je me retournai et il me dit (je me rappelle, avec un sens impitoyable des détails, que son œil était plus ardent que la flamme, que la chaîne du soufflet continuait de se balancer et de frapper régulièrement le mur – inconsciemment, j'allongeai le bras derrière moi et je la maîtrisai – et que, dehors, s'éleva soudain, juste au moment où il ouvrait la bouche, un bruit de pavé et de ferraille : dans une réflexion rapide, forcenée, je sus que c'était la bicyclette qui était tombée) :

— La commotion, me dit-il. Qu'est-ce que la commotion ? Et qui vous dira jamais ce qu'est la commotion ? Feu intense. Révélation. Je n'ai même pas la satisfaction d'avoir été un épicier, ni la joie d'être un charlatan. Pas, même Moïse, pas même Moshé parmi les Hébreux. Il n'y a plus d'Hébreux. Il n'y a plus que des Juifs et je ne peux être que Moussa.

*

Ceux qui ont vu ne racontent rien. Ils ne se souviennent plus – ou, plus exactement, ils ont honte de se souvenir : honte d'avoir vu et de n'avoir pas agi, honte même d'avoir eu honte. Ils sont vindicatifs et tatillons, ils revendiquent et critiquent à tout moment, pour une vétille, pour une apparence, pour une nuance ; l'espace où ils vivent n'est jamais tout à fait ce qu'ils auraient désiré, ils s'y

incrustent pourtant de jour en jour davantage, leurs habitudes deviennent lentement des manies, et ils chérissent leurs joies et leurs souffrances, surtout leurs souffrances. Quand ils se souviennent, cela rappelle leur rire, car ils rient parfois : quelque chose de grêle et d'intolérable, comme le grincement d'un bâton de craie sur un tableau noir.

Et cela est ainsi : ils ne se rappellent jamais que ce qui fut APRÈS, les grandes interventions d'héroïsme et de noblesse qu'ils se sont reconnues APRÈS. C'est pour cet APRÈS-là qu'ils ont soigneusement tout oublié – ou voulu avec acharnement tout oublier – et qu'ils vivent maintenant avec intensité : Dieu est avec eux, et leurs journées sont remplies comme des jabots d'oies, leur sommeil naturel, juste et normal, comme une réaction physico-chimique. Quand ils ont des vacances, ou simplement quelques moments de liberté, ils deviennent presque fous : ils ne savent qu'en faire.

Ceux qui n'ont rien vu du tout racontent abondamment : la dignité humaine est à l'échelle humaine et les vrais bâtisseurs d'une religion ne sont jamais que des marchands. Tout se vend, même l'abstrait. Ils s'emparent d'un message et ils le passent à leur propre crible, le commentent et le débitent au détail, avec un mode d'emploi : cette faune de la mer, harengs ou saumons, découpée en tranches, assaisonnée, bouillie, pasteurisée – et qu'ils vous livrent en boîtes, bénéfiques et taxes en sus.

Mais même ceux-là savent. La vie continue, il n'y a eu qu'une pauvre petite guerre, une pauvre petite intervention de Dieu, mais la vie est toujours là, les hommes sont toujours là. Tous pourtant savent que tout est à reconsidérer, tout est à refaire, valeurs, idéaux et morales – comme, après une guerre, des ruines.

Oh ! pourquoi mon Dieu relève-t-on toujours les mêmes ruines ?

*

*C'est de cela que j'ai la vision. Je n'ose pas dire que je m'en souviens, parce que c'est un *rappel en avant*, dans l'avenir, mais c'est comme si je l'avais déjà vécu et que je m'en souviens longtemps à l'avance.*

Tout n'est pas très net. Quelque chose s'est produit, continue de se produire – comme un tremblement de terre que je n'entendrais pas et dont je ne saurais presque rien – et j'essaie de le réaliser, de le synthétiser, de le concevoir. C'est peut-être un brouillard. Mais il est impalpable, indéfinissable, intemporel même. Je ne sais d'où il vient, ni comment il est entré là, dans ma forge – ni quand ni pourquoi. Ce que je saurai toujours, c'est qu'il a été là, qu'il est encore là, qui

m’environne et me noie – qu’il est *en moi*.

La braise est rouge, l’enclume résonne, mon bras se contracte et s’abat, des gens entrent et sortent, parlent, s’agitent, je les vois encore dehors parlant et s’agitant, je les vois dans les moindres détails, un talon nu, couleur et consistance de corne, une paume ridée comme une figue sèche, une paire d’oreilles velues et pointues comme celles d’un chacal ; puis je suis loin, dans d’autres rues, dans une ville lointaine et que je n’ai jamais vue, des roues crissent et grincent, des foules piétinent avec un bruit de marée, des lumières s’allument et s’éteignent, dessinant, l’espace d’une vision, des lettres, des figures, rouges, jaunes, vertes, dessinant ensuite avec ces mêmes figures et lettres le même et immense bûcher où quelqu’un brûle comme une torche multicolore et étincelante, et il y a là des odeurs de roussi, d’iode et de pétrole, fortes, épaisses, étouffantes, et tout autour il y a les mêmes foules, mais plus compactes, gesticulantes et hurlantes, avec des yeux déments où se reflètent les lueurs du bûcher – puis tout disparaît, moi-même je disparaiss, j’entends et je vois un forgeron dans un local obscur, troué de deux faibles lueurs, bas de plafond, il a une masse au poing, dans l’autre il tient ferme avec des pinces une tige de fer au bout chauffé à blanc, la masse s’abat, se relève et s’abat de nouveau, et à chaque coup de masse la tige étincelle et rougeoit, comme rougeoit là-bas, parce que de temps à autre se déplace un courant d’air au ras du sol, la flamme vacillante d’une bougie tenue droite et immobile par deux mains squelettiques et énormes, d’argile ou de bronze plutôt que de peau et d’os, comme fichée dans un chandelier représentant quelque étrange prière, la flamme vacille, puis s’immobilise, devient diaphane et dessine des contours et des reliefs, des zones d’ombre et de lumière dans une silhouette accroupie et cachectique, comme si elle n’avait révélé tout d’abord que le chandelier et qu’elle révélait maintenant l’œuvre d’art tout entière, socle compris.

— Plus loin, dit l’homme à la bougie, souvenez-vous plus loin. Encore plus loin.

— Je ne vous ai rien fait, dit le forgeron.

Il est calme, sa voix est calme, même son bras qui martèle vigoureusement est calme.

— Je ne suis qu’un forgeron et je ne veux être rien d’autre, reprend-il. Je ne vous connais pas. Je ne vous ai rien fait. Écoutez, je ne vous veux pas de mal. Mais je vous affirme que je peux vous écraser entre cette masse et cette enclume, d’un simple petit coup de masse, comme cette tige de fer, vous voyez ? Mais écoutez, je ne vous veux pas de mal.

— Plus loin, répète l’homme accroupi, encore plus loin, au-delà de vous,

souvenez-vous *au-delà de vous*.

La flamme vacille et il répète :

— Au-delà de vous.

Sa voix est neutre, calme aussi.

— Rien, dit le forgeron. Je connais la forge et la braise, mes outils savent qui je suis, et mes ouvrages de forgeron, socs, grilles, fers à cheval, même les plus anciens, se souviennent parfaitement de moi, de mes mains, de mes gestes, de mon odeur, et ils peuvent témoigner que je ne suis rien d'autre qu'un forgeron. Vous entendez ? Je ne connais pas Dieu.

— Au-delà de vous, répète la voix neutre. Vous allez vous souvenir et vous me direz ensuite ce que vous aurez vu. Moi-même, je ne le sais pas et je suis venu ici pour l'apprendre.

Plus tard – car il y aura un « plus tard » – je cultiverai un jardin, à la lisière de l'humanité, je ne serai même pas vieux, j'aurai dépassé la vieillesse, en fait je saurai que j'ai tout dépassé ce jour-là (ce devait être le huitième) dans ce qui fut ma forge. La bêche, je la tiens déjà et il me souvient d'avoir tenu ainsi une masse, il y a des années, à peine moins lourde, me semble-t-il. Mes gestes sont très lents, espacés, jamais réfléchis ; ce ne sont plus que des souvenirs de gestes. Qui suis-je ? où suis-je ? mais qui donc a peur ?

Les poireaux sont là, trois carrés, par rangées tirées au cordeau, et là sont les glaïeuls que j'ai sélectionnés d'année en année, à une nuance près je sais qu'ils vont fleurir tous grenat, et plus loin (ma vue est encore bonne) c'est le lilas et c'est le clapier et c'est la maison que j'ai construite brique après brique : j'ai accompli ma tâche, ma femme est morte l'an dernier, elle aussi a accompli sa tâche, nos enfants sont établis, j'ai la satisfaction de n'avoir pas vécu pour rien, et je n'ai plus qu'à mourir. Or, pourquoi, plantant ma bêche et m'y appuyant, ai-je soudain la connaissance que je suis déjà mort ?

Le soleil du soir rougeoie, il y a là dans les arbres un vent léger et gai qui bruit comme un froufrou lointain d'ailes d'oiseaux et j'ai peur de me souvenir.

— Plus loin, dit la voix neutre.

Le soleil a fait craquer les pierres, les nuages ont explosé en une cataracte de lumière, sans une seule goutte d'eau. Puis le vent s'est levé, si immense que, lorsqu'il s'est tu, tout le monde a su qu'il ne venterait plus avant au moins un siècle. Alors un homme est entré dans la ville. Il n'y est pas entré comme un être humain, à pied, en car, ou en chemin de fer, mais dans le vent : c'est du moins ce que de vieilles femmes ont dit, elles lisaient dans les astres et elles l'ont vu entrer ainsi, comme une feuille morte ou comme une semence. Elles sont mortes depuis,

presque toutes, mais ce qu'elles ont dit leur survivra pendant des générations : le chiendent de l'humanité, ce sont les mots.

Mais, même si elles n'avaient rien dit, même si elles n'avaient pas existé du tout, il y eut les portes. Toutes les portes de la ville, portes d'entrée, portes d'intérieur, portes d'échoppes, de cafés, de lieux saints et de bâtiments publics, bois, verre, métal, aggloméré : quand elles tournent maintenant sur leurs gonds, ceux qui les voient s'ouvrir ont toujours le même soubresaut et se souviennent : jamais de face, personne ne le voyait jamais de face, il présentait ses deux profils, l'un après l'autre, en deux gestes secs, comme aux mains d'un jongleur deux portraits totalement différents, mais c'était toujours dans le même ordre qu'il les présentait, l'œil ouvert d'abord, vitrifié dans un profil secoué de tics, l'autre œil ensuite, mort dans un profil mort, comme s'il était à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un, ne le trouvait pas, en était saisi et refermait la porte.

— Plus loin, dit la voix, encore plus loin. C'est peut-être vous que je cherche.

La bougie crachote et rougeoie, je me suis accroupi et il est venu de son coin vers moi, non pas debout mais accroupi comme moi, comme s'il avait des roulettes aux pieds et une corde autour de la taille et que j'eusse tiré la corde, jusqu'à ce qu'il fût là, devant moi, à le toucher, presque à mon niveau, avec juste cette flamme entre nous, vivante comme dehors le soleil, et je sais que cette flamme n'est pas un accessoire théâtral ou burlesque, ni même un agent d'hypnotisme ; en fait, rien qu'à regarder son œil, je sais que je suis depuis longtemps au-delà de mes sens de perception normale, parce que ce n'est pas avec son œil qu'il me regarde, mais à travers son œil, comme si celui-ci était une simple boule de verre.

— Cherchez, déblayez, voyez, dit-il.

Sa voix aussi est derrière lui, en dehors même de cette forge, me parvient de très loin. Mais elle est nette, extraordinairement neutre et calme. Je n'ai rien de ce qu'on appelle un médium, je sais que je n'en ai pas un iota, je suis sûr que je vais bientôt me relever et qu'en me relevant tout va s'écrouler autour de moi, comme se dresserait debout un géant dans une cage de baguettes en contreplaqué.

Et je dis :

— Je cherche, j'ai cherché. Je déblaie, j'ai déjà tout déblayé. Je vois : que voulez-vous que je voie ? si c'est de la magie, je vous supplie de partir.

— Ce n'est pas de la magie, affirme-t-il. (Sa voix est tout à coup coupante

comme un tranchet.) Moi-même, je n'ai rien d'un magicien. Je vous supplie à mon tour de me croire et de continuer de chercher... pour l'amour de Dieu, je vous demande de continuer encore un moment de croire et de chercher. Vous ne trouverez peut-être rien et j'irai me recoucher, comme me le disait jadis l'âne – ou vous trouverez quelque chose et alors nous nous lèverons tous. Écoutez-moi : voilà des années que je me suis éveillé. Cherchez et dites-moi si je peux enfin dormir. Je n'aurais pas dû écouter ce diabolique contrôleur des chemins de fer. Est-ce que vous m'entendez ? Cherchez !

— Je vais chercher.

Des siècles de léthargie, des montagnes trouées de tunnels et cerclées de routes, des pylônes plantés dans les espaces désertiques comme autant de drapeaux, du charbon extrait du sein de la terre, du fer, des phosphates, du plomb, du zinc, des fleuves jugulés, des pierres transformées en ciment, en chaux, en briques, des édifices surgissent, les treuils et les poulies grincent, le travail est sain, le rendement sûr, le présent garantit l'avenir, et c'est l'avenir : la levée en masse de ceux qui n'ont rien troué, rien planté, rien extrait, rien transformé, rien fait surgir ; ils se sont réveillés avec l'extraordinaire énergie d'un peuple qui avait dormi pendant des siècles, ils se sont reconnus bien éveillés, bien vivants, totalement souverains : des couteaux, des armes à feu, des cohortes dans les montagnes, des défilés dans les villes, des cliquetis d'armes et des piétinements de foules denses, des incendies, des explosions de bombes et de grenades, du sang, beaucoup de sang, afin que soit la liberté, et, quand fut la liberté, absolument rien n'a changé : le même charbon continue d'être extrait, les mêmes rocs continuent d'être transformés en ciment, mais les mots sont là, beaucoup plus solides que n'importe quelle matière première, la souveraineté est là, la liberté est là, avec les cohortes devenues des armées, les couteaux et les armes légères remplacés par des canons et des tanks.

— Oui, dis-je, je vois.

Avec ce peuple – ou, plus exactement, derrière ce peuple, comme un traînard – un homme s'est réveillé. À l'âge où ses pareils entrent dans des asiles de vieillards, lui s'est réveillé. Il a d'abord soigneusement assisté à tout, en simple spectateur, comme étonné, comme n'appartenant pas du tout à cette humanité, il dormait sans doute encore, il ressemblait à un fauve regardant ces curieux bipèdes à travers les barreaux de sa cage. Et, à force de regarder, il est devenu témoin : les mots étaient creux, on le voyait passer et on ne lui demandait rien, alors qu'il avait quelque chose à donner, un de ses bras, son âme, à cette humanité qu'il s'était pris à aimer de toute son âme, il ne s'était réveillé que

pour cela, il cherchait des hommes et non pas des citoyens, des individus et non pas des hommes-foule, mais on ne lui demandait strictement rien et il en souffrait, il rencontra des êtres qui souffraient comme lui et il souffrit plus encore d'assister à leurs souffrances et de ne pouvoir rien, humainement rien, que de crier et de faire le pitre dans les places publiques, à la grande joie de ces hommes qu'il aimait tant et qui justement adoraient les spectacles et les pitres.

Et je me levai. Ce n'est pas le forgeron qui se leva – mais MOI. Je me levai, empoignai l'homme et l'assis sur ce roc de charbon et de fer qui s'appelait une enclume. La bougie, je la lui arrachai des mains et la piétinai jusqu'à ce qu'elle fût réduite en suif brut. Mais je n'avais pas lâché cet homme et je le secouais comme si je voulais le réduire, lui aussi, en ce conglomérat de cellules, de peau et d'os dont se compose l'ordinaire des hommes : rien de plus, le dernier mystique en date est un héros de roman populaire et Dieu même en a assez.

— Vous n'êtes pas Moïse, criai-je. Vous ne pouvez pas me dire que vous êtes Moïse. Je vous supplie de ne pas me dire que vous êtes Moïse. Je vous supplie de ne pas me dire que vous êtes un envoyé de Dieu.

— Non, dit-il. Je ne suis pas Moïse. Mais je crois que j'ai une mission parmi les hommes.

Je le lâchai soudain, j'allai fermer la porte de ma forge, je la barricadai, j'activai le feu jusqu'à ce qu'il fût incandescent, et, quand il fut incandescent, je soulevai Moussa de l'enclume, l'assis tout près des braises, à califourchon sur l'étau, et me mis à le secouer avec plus de vigueur.

— Écoutez-moi, hurlai-je. Je sais que je suis celui que vous cherchez, celui qui va vous dire ce que vous allez faire, et vous allez le faire, et je veillerai à ce que vous le fassiez. Vous me dites – et je le sais – que vous êtes Moussa, que vous n'êtes pas la réincarnation de Moïse. Mais vous pouvez l'être. Or, moi, je vous dis – et vous devez le savoir – que je suis un simple forgeron, avec un nom banal comme Ahmed ou Dupont, et qu'en aucun cas je ne peux être...

Il m'échappe brusquement des mains et murmure avec un violent soubresaut :

— KHIDR.

Tout en lui est devenu tout à coup spasmodique, même son profil paralysé, même son œil fermé. Je le rassois, je le regarde attentivement et j'ai soudain très peur – peur de lui, peur de ce qui nous environne, peur même de moi.

— Non, lui dis-je doucement, je ne suis pas cet Être-là. Mais c'est comme si je l'étais. C'est comme...

— KHIDR, répète-t-il. Je savais...

— Non, dis-je plus doucement encore, je vous assure qu'en aucun cas... Écoutez, je suis déjà fou, mais ne me rendez pas fou furieux.

— KHIDR, répète-t-il, tremblant toujours.

— Taisez-vous, hurlai-je, ou il va y avoir un meurtre.

Je lui appliquai ma main sur la bouche, mais il continua de répéter le nom, si bien que mes mains se transformèrent en un étau où j'introduisis sa tête, menton dans une main, crâne dans l'autre, et je serrai jusqu'à ce qu'il me fît signe de l'œil qu'il ne dirait plus rien, mais même alors je maintins ferme mon étau.

— Écoutez-moi, dis-je, vous êtes ce que vous voulez et je vous crois. Quelque chose ou quelqu'un vous a conduit ici, et je vous crois aussi. Pour que je vous conseille et vous dirige, et je vous crois encore, et je vais le faire. Comprenez-vous ? je vais le faire tout de suite. Mais auparavant qu'il soit bien entendu, adjugé, entériné, comprenez-vous ?... que je n'ai rien d'un mystique ou d'un saint, est-ce que vous comprenez ?

Il me fait signe de l'œil, mais je ne desserre pas mon étau d'un millimètre.

— Parfait. Alors je vais vous dire ce qu'il faut que vous fassiez. L'Être dont vous avez mentionné le nom tout à l'heure, je vous affirme que je n'en savais absolument rien, pas même le nom, pas même une légende. Mais je sais maintenant qu'il existe et qu'il a donné de prestigieuses leçons à Moïse, au cours de l'Exode : vous avez sans doute libéré quelque chose en moi, mais je persiste à croire que tout ceci est de la simple sorcellerie...

— Non, fait-il.

Je lâche d'un coup mon étau et il répète :

— Non.

— Soit, dis-je. En tout cas, les conseils que je vais vous donner, moi, ne relèvent en rien de la sorcellerie. Ou du mysticisme. Ou du surnaturel. Qu'êtes-vous venu faire ici ? qu'attendez-vous de moi ? quelle peut être votre mission parmi les hommes ? quel message nous apportez-vous ?

Il est soudain infiniment grave.

— Je vous apporte la parole de Dieu, dit-il.

Et j'ai couru à la porte et je l'ai rouverte. Je veux de la lumière, de l'air, l'humanité tout entière pour nous entendre. Mes muscles fonctionnent de nouveau, les outils me parlent, les bruits du dehors sont mon élément : je suis délivré !

— Quoi ?

— La vie selon Dieu.

— Hein ?

— Le libre-échange entre les hommes et les différents règnes de la Création.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous dites ? Mais de quoi parlez-vous donc ?

— Je suis venu pour détruire l'intelligence, l'orgueil et le réel des hommes. J'apporte ce qui leur a déjà été apporté au cours des siècles et qu'ils ont tous oublié : la véritable vie pour laquelle ils ont été créés, et à laquelle ils ont substitué la vie de leur propre création, faite d'inquiétude, de souffrances, de luttes entre les classes, de défense contre la nature, d'abrutissements et de guerres.

Que chante donc ce disque, dehors ? La musique en est romantique et la voix émouvante : bonheur, amour, des ailes d'oiseau décrivent et chantent l'azur et les bourgeons viennent d'éclore. Ai-je empoigné ma masse ? Ai-je rougi le fer ? l'ai-je battu ? Qu'ai-je fait au juste ? ouvragé une grille, transformé un soc en chaudron ou cloué au mur tout mon stock de fers à cheval ? Le soir est subitement là, en un long crépuscule mauve et orange, avec son animation croissante des rues, son air rafraîchi, son odeur de forêts et de montagnes lointaines.

— Les gags sont bons, dis-je lentement. Un de mes clients vous les achètera sûrement : il est régisseur des carnivals militaires, je vais lui en toucher deux mots et il vous les achètera dès demain.

— Des paysans ont abandonné leurs outils, dit-il. Des marchands de cette ville même ont vidé à la volée le contenu de leurs boutiques et ont pris la route sans tourner la tête, sans même prendre le temps de fermer leurs boutiques. Des ouvriers que j'ai à peine croisés ont frappé dans leurs mains et sont allés grossir les caravanes des hommes libérés de la servitude humaine.

Nous étions maintenant sur le seuil, des points de lumière scintillaient d'espace en espace, des voix humaines bourdonnaient, chantaient, criaient.

— Ceci est très grave, dis-je. Je ne le savais pas, mais je vous crois. Je crois tout ce que vous me dites et tout ce que vous pouvez être, je crois en vous. Mais même si vous étiez Dieu en personne, vous êtes venu me demander conseil et je vais le faire. Ô vous en qui je crois et qui pouvez être même Dieu...

— Non, me coupa-t-il, je ne suis que Moussa.

— Mais même si vous étiez le Créateur de ce monde et que vous soyez revenu sur terre, je vous dis que vous ne reconnaîtriez pas votre propre création. Je vais vous dire ; je vais oublier ce que vous venez de me dire – m'entendez-vous ? j'ai déjà tout oublié – et je vais vous dire : quel système politique ou quelles armes nous apportez-vous ?

Nous étions maintenant dehors et nous marchions droit devant nous. Moi non plus, je n'avais pas pris le temps de fermer la porte de ma forge.

— Parlons des tanks. Nous en avons, de véritables monstres. Mais si vous en avez qui soient à l'épreuve des bazookas, alors vous nous apportez vraiment quelque chose. Et à propos, nous n'avons pas de bazookas : en avez-vous ? Parlons des avions. Nous en avons, de véritables météores d'acier hurlant. Mais si vous disposez de fusées téléguidées ou de bombes thermonucléaires, alors vous nous apportez quelque chose de sûr. Pensez aux sous-marins et aux postes de radar : ils nous manquent. Vous savez, nous pourrions vous payer, tout dépend des clauses du contrat.

— La parole de Dieu, répéta-t-il.

— Taisez-vous. Parlons des systèmes. Nous en avons, bien sûr, mais aucun n'est vraiment éternel. Comprenez-moi bien : nous sommes à la recherche d'un système – social, économique, politique ou idéologique, peu importe l'épithète – qui puisse employer sans déchets inutiles ce capital-travail que représentent les hommes, qui tue l'individu au profit de la communauté, et qui nous assure d'une expansion rapide et sans régression aucune. Nous apportez-vous quelque chose de ce genre ?

— La parole de Dieu, répéta-t-il.

— Non, Monsieur. Vous êtes une brebis galeuse, un parasite de la société. Écoutez-moi attentivement : ce sont ceux-là mêmes que vous avez convertis qui tuent les brebis galeuses de votre espèce, vous entendez ? Mais même si vous nous apportiez un nouveau Koran ou un nouvel Évangile, nous trouverions sûrement le moyen de les considérer comme une matière première, vous ne le savez donc pas ?

— C'est pour cela que je vais rester, dit-il.

— C'est pour cela que vous allez partir. Persuadez-vous de ceci : vous allez tout de suite partir, et encore plus vite que ceux que vous avez fait partir. Qu'étiez-vous avant votre révélation ? que faisiez-vous ?

— Je ne sais plus, il me semble que j'ai toujours été ainsi.

— Très bien. Suivez-moi.

Je le pris par le bras et nous nous mîmes à courir. Nous ne fîmes qu'une seule halte, à la porte d'un marchand de fripes, mais ce n'est que lorsque je l'eus installé dans le premier train en partance (même après le départ du convoi, je ne cherchai pas à savoir où il allait), que je lui remis la vareuse et les godillots de soldat. Je l'aidai à les mettre, j'enfonçai dans sa poche mon portefeuille, je lui baisai les mains et je lui dis dans un sanglot :

— Retournez dans votre village et faites quelque chose qui n'inquiète

personne et qui ne révolutionne pas l'ordre établi : il y a un peu d'argent dans ce portefeuille, achetez un rasoir et établissez-vous coiffeur, par exemple. Si vous le faites, je ne serai pas le seul à croire en vous.

Jamais je n'oublierai son expression soudaine de suprême dérision.

*

Et maintenant ?

Maintenant que des années ont passé, qui suis-je et que suis-je, et pourquoi ? Dans ce lopin de terre où j'attends la mort en reclus, est-ce que je peux faire quoi que ce soit, que me souvenir ? Je vous demande, par pitié, de me dire pourquoi je me souviens. Je vous supplie, qui que vous soyez, où que vous soyez, d'accourir et de m'arracher cette bêche des mains et de m'en marteler le crâne jusqu'à ce que je sois réellement mort – ou, tout au moins, jusqu'à ce que je ne puisse plus me souvenir de quoi que ce soit. Parce que, *moi*, savez-vous ce que je suis capable de faire ?

Ce soir comme tous les soirs déjà écoulés, quand montent les souvenirs dans ma gorge comme des sanglots, je laisse glisser mes mains le long de ma bêche et je tombe pesamment sur l'herbe, les jambes droites devant moi. J'ai certes accompli ma tâche sociale, mais qu'ai-je apporté à mes semblables ? l'œuvre d'une existence de forgeron. L'enfer serait pour moi de revenir sur terre et de revivre exactement cette vie-là. J'avais autre chose que l'œuvre de mes mains, et je ne l'ai donné à personne, pas même à moi.

Mais je me dis que cela est humain. Tout est humain, toutes les excuses, toutes les laideurs, toutes les lâchetés. Ce qui me fait le plus souffrir, c'est que j'ai été, un jour, dans ma forge, à l'heure de mon plus grand choix. Et j'ai choisi, je ne me rappelle pas au juste quoi, mais je sais que ce jour-là je suis mort. Et non seulement cela, mais j'ai choisi également d'avoir raison de cet homme qui parlait de Dieu. De choisir aussi pour lui, de l'annihiler et de le faire sortir de notre ville au galop, au nom de notre sainte raison.

Oh ! ce soir comme tous les soirs, j'ai de grandes résolutions : de réparer, de faire quelque chose, de ne pas mourir encore, ou, du moins, de ne pas mourir pour rien.

Mais je vous dis que ce n'est même pas la peine de venir m'assommer. Mes résolutions relèvent toutes de la raison. Voyez ! Je me lève, et, sitôt levé, je me laisse de nouveau tomber sur l'herbe.

Je suis un lâche.

CHAPITRE V

Soleil noir

Tout avait été absurde. C'est souvent l'absurde qui est à l'origine des guerres, des révolutions – et même des héros. Car il y a la marche des hommes, l'avenir et l'évolution des hommes, et il leur faut une base, quelque chose où se raccrocher : on transforme cet absurde en Histoire, en viatique, en credo. La détresse humaine a besoin de ces points de repère pour continuer d'espérer. S'ils venaient à manquer, tout l'édifice humain s'écroulerait du même coup.

Tout avait été absurde. Absurde ce départ imposé à un homme qui ne voulait pas partir, qui ne savait même pas où aller, ni pourquoi ; absurde cette communauté d'hommes d'horizons et de tempéraments divers, cloisonnés à huit ou dix dans quelques mètres cubes d'air vicié, et roulant à cent kilomètres à l'heure ; absurde cette fraternité d'une nuit, hésitante, provisoire, équivoque, et que la lumière du jour viendrait vite dissiper comme les ténèbres de la nuit ; absurdes aussi ces boggies scandant quoi ? en une musique de vitesse et d'acier qui était peut-être un triomphe – quel triomphe ? absurdes ces membres d'hommes et de femmes à moitié endormis, mais luttant énergiquement contre le sommeil et scandant aussi, d'espace en espace, ce même triomphe – mais quel triomphe ? les traits étaient tirés, les yeux bouffis, le sourire idiot.

Une voix comminatoire et pleine d'effroi demandait tous les quarts d'heure, comme synchronisée par des ressorts et des rouages d'horloge et remontée à bloc, si l'on pouvait éteindre... si cela ne dérangerait personne... si tout le monde était d'accord... les mêmes mots, les mêmes inflexions, la même hargne peureuse, tous les quarts d'heure, inmanquablement. Personne ne répondait. À la cinquième ou sixième demande, Moussa, excédé, allongea le bras vers le commutateur, ne put l'atteindre, et c'est cela surtout qui fut absurde. Et cela fut ainsi : il était pelotonné dans un coin, les pieds sur la banquette, avec le front sur les genoux et le menton sur le sternum ; il se dressa sur la banquette et c'est alors qu'il entendit la voix :

— Mais je vous connais, vous !

C'était la même voix qui avait demandé d'éteindre, mais elle n'était plus maintenant que hargne. *Et l'absurde fut*, pensa Moussa. *Et la nuit et la lune et les étoiles ! Qu'est-ce que la commotion ?* Il n'éteignit pas. *À quoi bon !* pensa-t-il. *J'avais presque accepté le renoncement.*

— Je vous dis que je vous connais... Attendez donc... Mais oui ! c'est ça, ça doit être ça... Où donc vous ai-je vu ?

— J'avais presque accepté le renoncement, dit Moussa à haute voix. J'étais déjà arrivé, déjà enterré, déjà réduit en poussière.

Il avait de nouveau la tête sur les genoux et il l'y roulait avec une si sauvage envie de dormir qu'il semblait sangloter.

— Pas du tout, dit la voix, ne me prenez pas pour un imbécile. Je vous dis que je vous connais !

Il lui releva la tête et lui sourit : deux lèvres épaisses et couleur de foie, un sourire qui avait un arrière-plan de menace.

— Mais bien sûr ! dit-il avec un rire grêle, je vous connais très bien.

— Oui, Monsieur, dit Moussa timidement. Je vous ai rasé peut-être le crâne, ou peut-être est-ce à vous que j'ai vendu mon âne, ou acheté le camion, ne croyez-vous pas ? C'était avant le déluge. Parce qu'après le déluge, l'homme que vous avez pu connaître n'a jamais existé.

L'homme le regardait intensément. Il souriait toujours, mais le sourire avait perdu tout caractère de menace, débordait peu à peu les lèvres, gagnait maintenant les pommettes et les yeux. Et brusquement il s'écria :

— Moussa.

Moussa le regarda. Il vit les mains gantées de cuir, les manches galonnées, la casquette d'officier. Il vit les yeux : très clairs, presque transparents, pleins de triomphe.

— Oui, Monsieur, dit-il avec tristesse.

*

Quand sonnait le cor, c'était la déroute.

Ce n'était jamais le même idiot, mais c'était comme s'il s'agissait du même idiot, enfant, vieillard ou femme, poursuivant n'importe où, n'importe quand, au gré de son aberration, le même rêve d'héroïsme, de grandeur et de batailles – il embouchait le même cor, sonnait le même hymne triomphal et c'était aussitôt la déroute.

Déroute de tout, de la raison, de la dignité humaine, déroute même des instincts. Les premières notes résonnaient à peine que toutes les boutiques

étaient déjà closes, toutes les maisons précipitamment vidées, valides, infirmes, cheptel, les voitures arrêtées, le trafic paralysé, les volants tournant à vide dans les usines, et les scies circulaires et les courroies, cheminées crachotant une fumée d'agonie, portes et fenêtres oscillant sur leurs gonds, poubelles renversées et continuant lentement de se vider avec un bruit mou d'épluchures, robinets d'eau, de bouteilles de soudure autogène et de citernes d'essence coulant avec un bruit de cataracte ; grouillement informe et intemporel de pieds, de souffles et de voix ; poussière une fois pour toutes soulevée à hauteur d'homme, dense, statique, mais suivant la foule exactement à la même hauteur, comme une nuée d'insectes affamés ou un deuxième ciel ; chaussées, façades et fondations vibrant du piétinement de la foule en marche, l'amplifiant en une mégaphonie de granit, de briques et de silex : une foule compacte, noire, déferlante, douée d'une seule et même énergie et chantant l'hymne triomphal de la même voix immense.

— Dans un quart d'heure, c'est la chasse aux traîtres, dit l'officier.

Moussa n'entendit pas. C'était le matin. Debout sur la colline, parmi les bigaradiers, il frissonnait et regardait le soleil.

— Vous ne pouvez pas ne pas prendre conscience de cette énergie humaine déclenchée en torrent par une simple sonnerie de cor, reprit l'officier. Je vous dis qu'une pareille énergie a besoin de dépense, de n'importe quelle dépense : cette foule fera n'importe quoi, broyer tout sur son passage ou aller biner un champ de pommes de terre. Mais reculer, jamais. Tomber court comme tombe un vent, jamais. On ne déclenche rien pour rien. Il faut à cette multitude une justification de tous les instants, de n'importe quelle manière. L'appétit de croire ne tourne jamais à vide.

Il rit, l'index sur la bouche, d'un rire devenu plus grêle, plus métallique, et qui évoquait maintenant un cliquetis de chaîne plutôt qu'un rire.

— La chasse aux traîtres, dit-il. C'est tout ce qu'ils trouvent à faire. Le premier jour où ces hommes ont entendu ce cor et se sont mis en marche, quelqu'un qui n'était même pas sadique s'est mis au premier rang et leur a parlé de traîtres. Traîtres à la patrie, à Dieu, à la foule surtout. Depuis, le même cor continue de sonner au hasard et la foule continue au hasard de faire la chasse aux traîtres.

Il rit encore, mais cette fois d'un rire si serein que Moussa se retourna tout d'une pièce et le regarda. Il le vit, trapu, massif, sanglé dans son uniforme comme dans une peau – et il revit les yeux transparents qui lui souriaient dans le compartiment du train, il revit la petite gare déserte, le clochard étendu raide comme un cadavre sur le banc, sous le tilleul et les étoiles, il sentit le café brûlant lui redescendre dans la gorge, avec un goût qui n'était même pas de

l'amertume, mais quelque chose de fade comme une dilution de cendres, puis il revit la même petite gare et peut-être le même compartiment du même train, avec les mêmes yeux transparents, immobiles devant lui, comme deux miroirs.

Maintenant, il regardait ces yeux-là et ne les reconnaissait pas. Il dit :

— Il me semble qu'il fait encore nuit, et pourtant le soleil est là. Ou peut-être est-ce le jour, et dans ce cas c'est le soleil qui doit être noir.

— C'est un présage, dit l'officier. Moi, je vois un soleil jaune dans un ciel bleu. Mais puisque vous le voyez noir, ça doit être un présage. Mais vous savez, c'est un présage qui ne concerne en rien cette foule. Je sais comment elle est faite, ce qui l'anime, où elle va et ce qu'elle va faire. C'est comme si j'avais moi-même sonné de ce cor. Il n'y a plus de traîtres. Depuis longtemps il n'y en a plus un seul.

L'index sur les lèvres, il rit de nouveau. Il semblait satisfait, épanoui, heureux de vivre.

— Dès que sonne le cor, expliqua-t-il, tout se vide, boutiques, maisons, édifices publics. Toute la ville devient foule. Tout le monde a compris. La foule est le meilleur refuge.

— Pourquoi suis-je revenu ? demanda Moussa.

Il avait lancé ces mots comme une charge de chevrotines, brusquement, d'une voix qui leur parut à tous deux faite, non pas de cordes vocales, mais de ressorts d'acier.

— Pourquoi m'avoir fait revenir ici, assister de cette colline comme d'une tribune de dictateur aux mille souffrances de cette foule qui marche et qui hurle sa désespérance de n'avoir rien à aimer, rien à croire ? Qu'attendez-vous de moi ? Comment m'interprétez-vous ? que voulez-vous ? qui êtes-vous ?

L'homme ne le toucha pas, ne le regarda même pas. Il ne rit pas non plus. Il avait envie de le serrer dans ses bras, de baiser son œil clos et ses mains de cadavre. Mais il ne fit rien de tout cela. Il se garda même de sourire. Il sentait sa peau soudain tendue, et il se demanda pourquoi.

— Mais je vous l'ai déjà expliqué, dit-il tranquillement. (Sa tranquillité commençait aussi à se tendre, il en eut la sensation et sa voix monta aussitôt d'un ton. Il la laissa monter : il ne se demandait plus rien, il se connaissait tenants et aboutissants comme s'il était une machine de sa propre invention – et il se contentait pour l'instant de prendre note de ses failles.) Je vous ai tout expliqué, répéta-t-il. Rappelez-vous, vous êtes à la mesure de ce sonneur de cor et vous devez assumer la responsabilité de ce que vous avez déclenché. Or ce que vous avez déclenché est infiniment plus grave, aux dimensions de toute une humanité. Je suis là, nous sommes tous là pour recevoir votre message, nous

sommes des machines que vous avez, sinon créées de toutes pièces, du moins mises en marche pour quelque chose et jusqu'à la fin des temps. Si vous fuyez maintenant votre travail de contrôle, vos responsabilités primordiales – je dis bien : primordiales – qu'allons-nous devenir ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais. Je vous ai tout enseigné. Je vous ai parlé de Dieu et du Réel de Dieu, parlé des plantes, des fleurs, des cours d'eau, des mille exemples vivants de ce Réel. Je vous ai parlé de libre-échange et d'amour, et vous pouvez maintenant, tous tant que vous êtes, être vos propres guides. Pourquoi avoir toujours besoin de quelqu'un qui vous gouverne et vous dirige ?

Il ajouta d'une voix plaintive :

— Même un prophète a besoin un jour de se retirer dans un coin pour mourir, n'est-ce pas ?

— Savez-vous, cingla l'officier, quels spécimens d'hommes sont maintenant ceux que vous avez convertis ?

— Je ne veux plus rien savoir, dit Moussa. J'ai accompli ma mission et j'ai envie de me retirer dans un coin comme une bête et de mourir comme une bête.

— Vous avez le devoir de le savoir, scanda l'autre. (Il n'avait plus rien de tendu et il lui sembla tout à coup que c'était lui qui avait inventé Moussa, comme une autre machine – une machine-outil, se dit-il.) Ils sont maintenant dans les champs, ceux que vous avez convertis, plus féroces qu'avant leur conversion, parce que dès que vous leur avez tourné le dos ils se sont retrouvés infiniment malheureux, infiniment fragiles : d'être face à face avec eux-mêmes.

Il l'empoigna soudain à bras-le-corps, le souleva, l'agita dans la direction de la ville.

— Mais regardez-les donc ! cria-t-il, regardez cette foule. Elle est votre création, vous entendez ? Elle est à la mesure de votre lâcheté, vous entendez ? Elle cherche votre Dieu dans la mise à mort des traîtres, vous entendez ?

Il le laissa choir aussi brusquement qu'il l'avait soulevé. Il se défendait des larmes, de l'émotion, de la faiblesse. En lui commençait de poindre une voix qui parlait de puissance et il se demandait pourquoi.

— Écoutez-moi, reprit-il d'une voix devenue basse et lente. Vous avez le pouvoir, le devoir d'aller jusqu'au bout de votre mission, au-delà de votre mission, le devoir de descendre dans cette ville et de juguler cette masse. Je suis là pour vous aider, croyez-moi, de toutes mes forces.

— Je me suis trompé de règne, dit Moussa tout aussi lentement. Ce devait être aux fauves des grands espaces...

— Non, coupa l'officier. Trop tard. Pas d'échappatoire possible. Descendez

parmi ces hommes, vivez avec eux tous les jours, leur vie de tous les jours, jusqu'à votre mort, pour qu'ils vous sentent là, toujours présent, devant eux, avec eux, en eux. Donnez-leur votre présence matérielle, de chair et d'os, pour qu'ils puissent matérialiser leur foi. Laissez-vous enfermer dans un palais ou dans une grotte, pour qu'ils sachent où vous trouver. Et quand vous serez mort, ils vous élèveront un mausolée. Ils ont besoin d'une foi concrète.

Il se laissa tomber à ses pieds, tout à coup très humble. En lui, ce qui parlait maintenant de puissance, ce n'était plus une voix, mais une rafale sonore.

— Regardez-moi, dit-il. Oui, moi qui vous parle. Je ne savais pas qui j'étais et vous m'avez un jour éveillé à la vie. En fait, je vous dois la vie. Ce jour-là, j'ai su choisir, réellement su choisir. Avec ma foi, pour moi tout seul, c'était déjà quelque chose. Mais je me suis dit que si je pouvais, par un moyen quelconque, la puissance par exemple que donne le métier des armes, si je pouvais imposer la vie selon Dieu à tous mes semblables, ce jour-là... Écoutez-moi...

Mais Moussa n'écoutait plus rien. Il s'était libéré de l'étreinte de l'officier et il descendait déjà la pente de la colline, droit vers la ville.

— Un traître, psalmodiait-il, je suis un traître, je suis le seul traître.

Il avait les bras ballants, il coupait à travers les broussailles et les excavations et il psalmodiait sans discontinuer, d'une voix vidée de toute expression :

— Traître, le seul traître, traître à Dieu et aux hommes.

Derrière lui, les bigaradiers se teintèrent soudain d'un soleil sanglant.

*

La foule ne sut pas qui il était ni d'où il venait, ni même ce qu'elle faisait. Elle n'avait entendu que ce seul mot de *traître* (prononcé par une voix neutre, peut-être par Moussa, mais l'officier était là, au premier rang de la foule, comme à la tête de son bataillon), et cela lui avait suffi. Elle se saisit de lui, à mille mains, mille voix.

Il y eut quatre stupeurs. De l'une à l'autre, le ton de la foule changea, s'enfla, atteignit l'hystérie, puis tomba comme si la même et brusque paralysie s'était emparée de ces milliers d'hommes.

Quand ils sentirent que Moussa ne se débattait pas, ce fut une première stupeur. La seconde fut de le voir soudain devant eux, à un jet de pierre, enlevant en toute hâte sa veste et ses godillots de soldat et les remettant de force à un clochard assis sur un banc, sans veste et sans souliers. Il revint se jeter dans leurs bras, confiant, apaisé, serein, et ce fut la troisième stupeur. La foule n'admet pas

qu'on la tourne en dérision, et celle-ci sentit avec acuité la dérision : la sienne. La passivité de cet homme la souleva comme une hydre énorme, et elle faillit le lyncher sur place. Mais quelqu'un parla des « règles » et la foule continua de marcher, sortit de la ville, contourna le cimetière.

Il y eut la flamme d'un briquet et une odeur d'essence, et ce fut la dernière stupeur. Des voix jaillirent comme autant de déflagrations, hurlant l'erreur sur la personne, hurlant le nom de Moussa, appelant au secours et au sacrilège, grinçantes, démentes, horribles.

Des seaux d'eau surgirent personne ne sut jamais d'où, et des bêches et des pelles creusant, pelletant, essayant désespérément d'éteindre le bûcher ardent – mais c'était déjà trop tard.

Le dernier à quitter ce lieu de supplice fut l'officier. Il s'agenouilla devant le monticule de terre fraîche et il dit d'une voix grave, posée, nette :

— Ils vont vous faire un beau mausolée. Vous êtes maintenant à eux et vous ne pouvez plus leur échapper. Ils adorent les cadavres.

Et il ne dit plus rien. Il avait brusquement dressé la tête et il écoutait avec attention. Quand il reconnut le son du cor – le seul, celui de la caserne – il se releva, se mit au garde-à-vous et courut d'une traite à la caserne.

*Strasbourg – Labaroche,
Octobre 1955, juillet 1956.*

Composition Nord Compo
Impression Novoprint
à Barcelone, le 10 janvier 2012
Dépôt légal : janvier 2012.

ISBN 978-2-07-044560-8. / Imprimé en Espagne.

237486

Driss Chraïbi

L'âne

« Il enfourcha son âne et le mena d'un trot au prochain souk. Il ne lui dit rien, ne le regarda même pas. Il le troqua contre un bleu de mécano et une solide sacoche qu'il emplit d'instruments de coiffure et de lotions capillaires. Puis il alla prendre le train. Comme le convoi démarrait, il entendit braire. Il n'y avait aucun doute. C'était bien son âne. Il avait dû s'échapper et l'avait suivi. Il ne lui accorda pas un regard, pas un regret. Le passé ressuscite si aisément! »

Dans un monde en transformation, le barbier Moussa s'éveille à ses semblables, à la vie moderne. Mais à l'espoir d'une existence libre succèdent les mêmes contraintes, la même détresse. Les hommes peuvent-ils accepter d'être leurs propres guides, face à face avec eux-mêmes?

folio
folio-lesite.fr

♀ A 44560 catégorie **F4**
ISBN 978-2-07-044560-8



9 782070 445608